Desbois
054
v.2
SMRS

PQ
2196
.B7
P24
1849
v.2

LE PACTE

DE

FAMINE.

II

POUR PARAITRE LE 15 JUILLET :

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE MARS

PUBLIÉS PAR ROGER DE BEAUVOIR.

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Lorettes et Gentilshommes, par H. de Kock.	3 vol. in-8.
Le Mendiant noir, par Paul Féval.	3 vol. in-8.
Une Conspiration au Louvre, par Méry.	2 vol. in-8.
Belle-Rose, par Amédée Achard,	2 vol. in-8.
Madame de Tencin, par Eugène de Mirecourt	2 vol. in-8.
Le Pauvre-Diable, par Clémence Robert.	2 vol. in-8.
La Femme de soixante ans, par H. de Balzac.	3 vol. in-8.
Le Capitaine des trois Couronnes, par Michel Masson.	4 vol. in-8.
La Course aux Amours, par H. de Kock.	3 vol. in-8.
Petites misères de la vie conjugale, par H. de Balzac.	3 vol. in-8.
Les Amants de ma maitresse, par H. de Kock.	2 vol. in-8.
La Lune de Miel, par H. de Balzac.	2 vol. in-8.
Mémoires secrets du duc de Roquelaure.	4 vol. in-8.
La Femme de l'Ouvrier, par Roland Bauchery.	2 vol. in-8.
Les Fanfarons du Roi, par Paul Feval.	4 vol. in-8.
La Forêt de Rennes, par le même.	3 vol. in-8.
William Shakspere, par Clémence Robert.	2 vol. in-8.
Modeste Mignon, par H. de Balzac.	4 vol. in-8.
Marie d'Anjou, par Molé-Gentilhomme.	2 vol. in-8.
Les Mémoires d'un Ange, par Emmanuel Gonzalès.	4 vol. in-8.
La Reine des Grisettes, par H. de Kock.	2 vol. in-8.
Les Bohémiens de Paris, par Roland Bauchery.	4 vol. in-8.
Le Roi des Étudiants, par H. de Kock.	2 vol. in-8.
La Duchesse de Chevreuse, par Clémence Robert.	2 vol. in-8.
Les Frères de la Côte, par Emmanuel Gonzalès.	2 vol. in-8.
Berthe l'Amoureuse, par H. de Kock.	2 vol. in 8.
Le Livre d'amour, par Emmanuel Gonzalès.	2 vol. in-8.
Les Enfants de l'atelier, par Michel Masson	2 vol. in-8.
Thérésa, par Mme Charles Reybaud.	2 vol. in-8.
La Mère-Folle, par Auguste Arnould.	
La Vierge de Fribourg, par X.-B. Saintine.	2 vol. in-8.
La Marquise d'Alpujar, par Molé-Gentilhomme.	
La dernière Sœur grise, par Léon Gozlan	2 vol. in-8
Un Amour de Reine, par Clémence Robert.	

Sous Presse :

Le Provincial a Paris, par H. de Balzac.	2 vol. in-8.
La Circé de Paris, par Méry.	2 vol. in-8.
Le Tribunal secret, par Clémence Robert.	2 vol. in-8.
Un Amour de grande dame, par Molé-Gentilhomme.	2 vol. in 8.
La Reine de Saba, par Emmanuel Gonzalès.	2 vol. in 8.
Une Femme entre deux crimes, par Paul Feval.	2 vol. in-8.
L'échelle de Jacob, par Amédée Achard.	2 vol. in 8.
L'Amant de Lucette, par H. de Kock.	2 vol. in-8.
Mémoires d'une femme du peuple, par Roland Bauchery	2 vol. in-8.

ROMANS DE ELIE BERTHET.

En Vente :

Le pacte de famine.	2 vol. in-8.
Richard le Fauconnier	2 vol. in-8.
La mine d'or	2 vol. in-8
Le Braconnier.	2 vol. in-8
La belle Drapière.	2 vol. in-8

Sous Presse :

Le Cadet de normandie.	2 vol. in-8

Pour paraître incessamment :

LES SOIREES DE PARIS.

IMP. DE E. BALTENICHE, R. DE LA HALP. 9

LE PACTE

DE

FAMINE

PAR

ÉLIE BERTHET.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

II

PARIS

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS

EN VENTE A LA LIBRAIRIE

25, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

—

1847

TIMBRE-POSTE
POUR COLLECTIONS
BORDEAUX

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lepactedefamine02bert

LE VOYAGEUR.

III

Pendant cette controverse, le soleil s'était couché tout-à-fait; les ombres du soir commençaient à s'étendre sur la campagne. Les deux fiancés n'écoutaient plus la discussion survenue entre Denis et le fer-

mier depuis qu'elle avait perdu son caractère acerbe; placés côte à côte, ils ne se parlaient pas, quoique l'un grillât d'entendre ce que l'autre grillait de lui dire; mais le pauvre écolier, victime de la brillante éducation dont son père était si fier, n'osait glisser un mot furtif à sa jolie fiancée et se contentait de la regarder à la dérobée. Jeannette, un peu fatiguée de cette aveugle soumission, s'occupait avec affectation de ses jeunes frères et sœurs s'ébattant sur la pelouse à quelques pas d'elle.

Bientôt elle s'apperçut qu'ils s'étaient groupés timidement derrière la grille et qu'ils regardaient avec étonnement un personnage inconnu arrêté sur la voie publi-

que. Autant par curiosité que pour punir Antoine de sa gaucherie, la jeune fille se leva et elle se dirigea de ce côté.

La ferme, comme nous l'avons dit, formait l'angle d'une petite place où se trouvaient l'église profanée et les ruines du presbytère. Le voyageur, car à son extérieur on reconnaissait qu'il n'appartenait pas au village, contemplait d'un air d'abattement profond le spectacle de cette dévastation. Cet homme semblait déjà avoir passé l'âge de la maturité; il était vêtu d'une longue redingote boutonnée jusqu'au cou et toute poudreuse; un chapeau à larges bords cachait son visage. Debout, au milieu de la route, appuyé sur un bâton, il restait dans une immo-

bilité complète, le visage tourné vers l'église. C'était cette apparition singulière qui avait effrayé les enfants et interrompu leurs jeux.

Jeannette vint à son tour examiner l'inconnu sans qu'il changeât d'attitude, sans qu'il parût s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet. Sombre et pensif, il ressentait une émotion mystérieuse ; la jeune fille crut même voir, aux derniers reflets du crépuscule, deux grosses larmes qui roulaient silencieusement sur ses joues ridées. Aussitôt elle fit signe aux enfants de ne pas le troubler par leurs cris, et elle vint dire quelques mots bas à son oncle.

Le fermier ne fut peut-être pas fâché de trouver un moyen de couper court au

pénible débat survenu à propos de l'abbé Duval ; il redressa la tête et sourit affectueusement à Jeannette :

— Un pauvre voyageur ! dis-tu... eh ! bien, fais-le entrer, ma fille..... il boira un coup de cidre et mangera un morceau avec nous... oui, et il couchera dans la grange s'il n'a pas d'asile pour cette nuit. Fais-le entrer, Jeannette ! C'est aujourd'hui un beau jour pour nous, et cela nous porterait malheur de repousser un pauvre diable affamé peut-être et sans abri.

— Ah çà, maître Pierre, interrompit Denis avec impatience, allez-vous donc faire asseoir les mendiants à notre table ? je vous préviens...

— Allons ! allons ! voisin, ça ne vous

déshonorera pas... on se serrera un peu, que diable !... Un homme comme vous, partisan de l'égalité et de la fraternité, peut-il se scandaliser d'une chose aussi naturelle !

Cet argument ferma la bouche au républicain, et Jeannette s'élança, légère comme un oiseau, vers la porte de la cour; mais, arrivée là, elle ralentit son pas et s'arrêta tout-à-coup. Les enfants, après avoir satisfait leur curiosité, avaient repris leurs jeux ; l'inconnu était à la même place sur le chemin solitaire, et sa contenance morne intimidait la jeune fille. Cependant, elle finit par s'enhardir, et s'approchant, elle lui toucha le bras.

Il tressaillit et se retourna vivement.

— Mon brave homme, dit-elle toute rouge en baissant les yeux, vous n'êtes pas du pays et vous semblez bien fatigué. Il n'y a pas d'auberge à Saint-Clair; mais, si vous voulez entrer chez nous, on vous recevra bien, c'est aujourd'hui le jour de mes fiançailles, et vous boirez un pot de gros cidre à mon bonheur.

L'inconnu regarda la jeune paysanne en silence.

— Il y a donc encore quelque vertu dans ce malheureux village où l'on a osé faire une étable de la maison de Dieu! dit-il enfin d'une voix vibrante.

Et il se tut de nouveau. Jeannette était fort embarrassée.

— Vous avez l'air affligé, reprit-elle;

peut-être mon oncle Pierre, que vous voyez là-bas, pourra-t-il vous donner quelques consolations.... Un bon souper vous remettra, et je veillerai moi-même à ce que rien ne vous manque.

— Enfant! dit l'inconnu avec un accent de bonté mélancolique, ce n'est pas mon corps qui souffre, c'est mon âme qui est brisée... Cependant j'accepterai votre charitable invitation..... J'ai voyagé toute la journée et je ne sais à qui demander asile, quoique je ne sois pas tout-à-fait étranger au village de Saint-Clair.

En même temps il suivit la jeune fille; elle le conduisit vers la table, autour de laquelle les arbres projetaient déjà une ombre assez épaisse. En approchant des

convives, il ôta son chapeau pour les saluer, et montra un visage doux et mélancolique, que le chagrin avait sillonné de rides profondes.

— Approchez, mon ami, s'écria Fleuriot avec cet accent de rondeur et de franchise qui lui était habituel; venez vous asseoir... là... près de moi... vous mangerez un morceau et vous boirez un coup... Vrai, comme nous sommes tous chrétiens, vous paraissez bien fatigué!

Au lieu d'accepter de suite cette cordiale invitation, l'inconnu regarda d'un air surpris le fermier et ses hôtes.

— Où suis-je? dit-il enfin d'une voix tremblante; quelle est cette maison où le hasard m'a conduit et où l'on accueille

ainsi le pauvre voyageur ?... il me semble reconnaître...

On entendit un cri perçant du côté de la ferme.

— C'est lui ! s'écria la vieille Catherine en laissant tomber sa quenouille, c'est notre maître ! c'est monsieur le curé !

Elle vint se jeter aux genoux du voyageur, saisit ses mains et les arrosa de larmes. A cette brusque révélation, tous les assistants se levèrent machinalement.

— Monsieur le curé ! répétèrent les paysans avec un respect involontaire.

— Le citoyen Duval ! s'écria Denis à son tour en ricanant ; par les dieux immortels ! je croirai désormais à la Provi-

dence... Il ne pouvait arriver plus à propos !

Cependant maître Fleuriot n'avait pas quitté sa place, et une pâleur livide couvrait son visage.

— Ce n'est pas possible ! dit-il à demi-voix comme en se parlant à lui-même ; monsieur le curé est mort pendant la terreur !... J'en suis bien sûr... Il a été noyé dans la Loire avec les autres.

— On vous a trompé, maître Pierre, répondit le vieillard avec un sourire mélancolique en se dégageant des étreintes de la gouvernante, ou plutôt on ne vous a appris qu'une partie de la vérité... J'étais, en effet, destiné à souffrir le martyre avec les saints prêtres dont regorgeaient les pri-

sons de Nantes, mais un hasard miraculeux, la volonté divine, devrais-je dire, me sauva de la mort... Je me réfugiai en Angleterre et j'attendis de meilleurs jours. Maintenant, le pasteur revient à son troupeau égaré et dispersé par l'orage... Il ne le quittera plus !

Le fermier était toujours en proie à une vive agitation.

— C'est sa voix..... je ne peux le nier ! murmura-t-il; c'est aussi le même geste et...

— Oui, c'est lui ! s'écria la gouvernante en pleurant de joie; faut-il le répéter ? Est-ce donc ainsi que vous recevez cet excellent homme dont nous avons parlé tant de fois, le soir, au coin du foyer et dont

vous prononciez le nom comme celui d'un saint?

Fleuriot ne pouvait plus douter; il s'avança vivement vers l'abbé Duval; ses yeux étaient humides de larmes.

— Monsieur le curé, balbutia-t-il d'une voix sourde, soyez le bien-venu à Saint-Clair... Ma maison est à vous... Disposez de moi et des miens comme vous l'entendrez... rien n'est changé, vous êtes toujours mon maître.

— Je suis votre ami, Pierre, dit le curé avec émotion en serrant la main du fermier; je vous dois la première consolation que j'aie ressentie en présence de mon presbytère démoli, de mon église dévastée... J'ai pensé qu'autrefois sans doute,

avant la tempête révolutionnaire, je n'avais pas vainement semé, du haut de ma modeste chaire, la parole de Dieu, puisqu'en revenant pauvre, inconnu, mendiant, à ce village, je trouvais tout d'abord un toit hospitalier pour m'accueillir !

— Pierre n'en fait jamais d'autre, monsieur le curé ! s'écria la gouvernante avec empressement ; quoiqu'il paraisse froid pour défendre ceux qu'il aime, comme je le lui reprochais tout-à-l'heure, sa maison est ouverte en tout temps aux pauvres et aux voyageurs... Je vous conterai des traits de son bon cœur... Il est le bienfaiteur de sa famille, et moi, monsieur le curé, moi, votre pauvre Catherine, sans lui, je serais morte de faim, peut-être !

— Aussi, je vois que Dieu l'a béni, dit l'abbé Duval en jetant autour de lui un regard de satisfaction; tout ici respire l'abondance, et cependant Pierre était pauvre quand je partis il y a dix ans..... La probité et la piété reçoivent leur récompense, même sur la terre!

Ces éloges semblaient mettre Fleuriot à la torture; il voulut faire entrer son ancien maître dans la ferme, mais le digne prêtre résista doucement.

— Pourquoi donc m'envier le plaisir de me retrouver un instant au milieu de mes paroissiens? dit-il. Mon cœur est plus affamé de consolations que ma bouche de pain!

En même temps, il s'assit à l'extrémité du banc, à une place qu'Antoine Denis lui

céda respectueusement. Pendant que le fermier donnait précipitamment des ordres à la gouvernante et à Jeannette pour la réception de son hôte, le curé examinait les uns après les autres les villageois réunis autour de la table.

— Bonjour, meunier Jérôme! dit-il en souriant avec bienveillance à un gros gaillard dont les vêtements farineux annonçaient la profession; eh bien! pendant les dix ans qui viennent de s'écouler, vous avez pu faire tourner votre moulin le dimanche sans craindre les reproches de votre curé? en êtes-vous devenu plus riche et plus heureux?..... Et vous, maître Durand, continua-t-il en s'adressant à un autre, avez-vous oublié vos querelles avec le

garde-chasse du baron de Saint-Clair, qui voulait à toute force empêcher vos vaches d'aller paître dans sès herbages? M'avez-vous pardonné d'avoir dit en chaire que vous étiez un « mauvais voisin?... » Vous vous êtes tous bien vengés de ces prétendus outrages! ajouta-t-il en poussant un profond soupir.

Les paysans répondaient avec une prudente réserve, mais sans fiel, à ces plaintes mélancoliques. Le regard de l'abbé Duval s'arrêta enfin sur Denis, qui affectait une indifférente gravité.

— Eh! c'est mon ancien ennemi, le maître d'école! dit le prêtre avec bonté; eh bien! monsieur Denis, depuis longtemps, vous avez eu seul la noble tâche

d'instruire et d'élever les enfants du village; êtes-vous convaincu maintenant de ce que je vous disais autrefois, à savoir qu'il n'est pas d'éducation possible sans la religion pour base !

— Je me pique, citoyen Duval, répliqua Denis en affectant une austérité farouche, d'être invariable dans mes convictions... je n'ai rien changé à mon système, et voici mon fils Antoine dont l'éducation est parfaite, j'ose le dire, quoiqu'il n'ait jamais lu ni Bible ni Évangile ; il est doux, modeste, soumis, et il sait tout ce que j'ai pu lui apprendre, sans momeries, en employant simplement une juste sévérité.... C'est ainsi que l'on fait des bons patriotes et des ennemis de la tyrannie !

— Il vaudrait peut-être mieux faire des honnêtes gens ! répondit l'abbé d'un ton calme ; mais, je l'espère, monsieur Denis, continua-t-il avec bonhomie, vous voudrez bien me permettre de dire quelques mots de notre sainte religion à votre fils et aux autres pauvres enfants de ce village ; je saurai me conformer...

— Ah ! vous pensez déjà à m'enlever mes écoliers ? s'écria Denis avec véhémence ; vous voulez corrompre jusqu'à mon fils, dont l'éducation est mon chef-d'œuvre ? Oui, oui, vous voulez faire ici le maître comme autrefois ! mais les temps sont changés, voyez-vous ; nous vivons sous le règne de la république une et indivisible ; nous ne souffrirons pas que les

nobles et les prêtres nous traitent en peuple conquis !

— Ai-je l'air d'un conquérant? demanda l'abbé Duval avec un sourire plein de tristesse ; je suis venu ici seul, à pied, et vivant le plus souvent d'aumônes.

Ces paroles touchantes produisirent quelque impression sur les auditeurs. Denis reprit d'un ton sarcastique :

— Allons, allons ! vous verrez que le citoyen Duval avec sa langue dorée convertira les bonnes gens de Saint-Clair ! Il leur prouvera que les riches ornements donnés autrefois à l'église par les ci-devant seigneurs de Boussaye ont été confiés à la garde des anges... dans le ciel !

Et il se mit à rire avec affectation.

— Que voulez-vous dire? demanda le curé.

— Pardieu! nous vous ferons bien rendre compte de ces objets précieux qui appartenaient à la paroisse et...

Le fermier se hâta d'interrompre ce dialogue.

— Paix, Denis, reprit-il avec trouble, vous êtes une méchante langue. Monsieur le curé, ne l'écoutez pas; il vous en veut, et il a déjà monté la tête contre vous à quelques-uns de nos voisins; mais tout cela s'arrangera plus tard, je vous en réponds. Le plus pressé, c'est de venir prendre un peu de repos... Jeannette et Catherine ont déjà tout préparé à la maison;

entrez donc ; demain il fera jour et nous causerons.

En même temps il prit l'abbé Duval par le bras pour le soutenir.

— Soit donc ! je vous suis, Fleuriot, dit le curé d'un ton abattu ; aussi bien, mes forces m'abandonnent et je ne saurais discuter plus longtemps avec le *citoyen* Denis ; mais nous nous reverrons bientôt et il faudra qu'il aime bien la guerre pour ne pas accepter la paix que je lui offrirai... Allons, adieu, mes amis, continua-t-il en s'adressant aux autres assistants ; si vous saviez combien je suis heureux de me retrouver au milieu de vous, malgré vos erreurs et vos fautes !

Il salua l'assemblée d'un geste affectueux et il entra dans la ferme, appuyé sur Fleuriot.

RUPTURE.

IV

Son départ fut le signal d'une nouvelle discussion entre les convives; ils se levèrent de table et formèrent dans un angle de la cour un groupe bruyant. D'autres habitants du village, attirés par cette nou-

velle inattendue que l'ancien curé de Saint-Clair venait de descendre chez Fleuriot, s'y joignirent bientôt. Au milieu de tout ce monde, Denis, naturellement bavard et important, pérorait sans aucune mesure contre les nobles et les prêtres.

— Allons, allons, voisin Denis, dit le meunier, il ne faut pas trop se plaindre; notre curé, qui était si sévère autrefois, s'est diablement radouci... La leçon lui a servi, je crois, et s'il voulait se contenter de remplir son devoir en consolant les pauvres, en priant pour les malades...

— Eh bien! Jérôme, interrompit le maître d'école, allez-vous imiter ce pauvre Fleuriot? En revoyant ce prêtre intrigant, il s'est mis à pleurer et à trem-

bler... Comme si un homme considéré et qui a *de quoi* aurait dû s'humilier bassement devant un hypocrite! Mais j'ai toujours dit que maître Fleuriot n'avait pas l'âme d'un bon républicain.

— Papa, papa, murmura Antoine en tirant son père par le basque de son habit, si l'on vous entendait!

— Que m'importe! répliqua le maître d'école emporté par sa haine contre les prêtres; je ne tiens pas déjà tant à l'alliance d'un ci-devant sacristain, quoiqu'il donne à sa nièce mille livres de dot.

— Mais j'y tiens, moi, répondit le pauvre Antoine en gémissant. Jeannette est jolie!

Le maître d'école lui imposa silence.

— Voyez-vous, braves citoyens, continua-t-il en s'adressant à ceux qui l'entouraient, s'il y avait un peu de cœur dans cette commune, nous prendrions tous une détermination vigoureuse à l'égard de cet aristocrate...

— Que faudrait-il donc faire, maître Denis?

— Il ne faudrait pas lui permettre de s'installer ici et de recommencer les farces de la ci-devant religion, avant qu'il se fût expliqué au sujet des ciboires d'or, des chandeliers d'argent et des autres belles choses appartenant à la paroisse... S'il les a volés, comme tout le fait présumer, il faudrait le chasser honteusement du pays.

— Dame ! c'est juste cela, dit une voix, mais s'il les rapporte?...

— S'il les rapporte, je conviendrai que j'ai eu tort de l'accuser ; mais croyez-moi, mes amis, s'il avait encore en sa possession tant d'objets précieux, il ne serait pas aussi pauvre et aussi gueux qu'il en a l'air.

L'assistance sourit. Le maître d'école encouragé par cette approbation, reprit avec assurance :

— Écoutez, mes voisins, voici ce que je vous propose : nous ne pouvons légalement empêcher le citoyen Duval de s'établir ici, de rentrer en possession de l'église et sans doute aussi du presbytère, que l'on va relever à nos frais... Mais nous avons bien le

droit de repousser un fripon. Aussi, je vais rédiger chez moi une dénonciation en bonne forme pour le vol des vases sacrés, et vous la signerez comme notables de cette commune. Avec cette pièce j'irai chez le maire Gros-Jean, qui est mon ami...

— Vous ne ferez pas cela, Denis, interrompit une voix forte derrière lui; ce serait une infamie dont vous me rendriez compte !

Tout le monde se retourna ; c'était Fleuriot qui, après avoir conduit le curé dans la meilleure chambre de sa ferme, revenait prendre congé de ses hôtes; à la faveur de l'obscurité, il s'était approché du groupe sans être reconnu.

— Qu'est-ce à dire? s'écria Denis, que

la présence de tant de témoins rendait chatouilleux sur sa dignité; oseriez-vous menacer un homme comme moi? Je n'ai pas peur de vous, et...

— Je ne menace personne, interrompit le fermier d'un ton farouche, mais si quelqu'un osait signer cette dénonciation dont vous parlez, je lui casserais les reins..... Vous savez que je suis de parole!

— Ah! vous voulez vous opposer à la loi? balbutia Denis; vous voulez empêcher les citoyens d'exercer leurs droits imprescriptibles?

— J'empêcherai des fous de persécuter un honnête homme qui ne leur a jamais fait que du bien... Mais, tenez, Denis, finissons-en. Vous le voyez, nous ne pou-

vons plus nous entendre... d'ailleurs, ce qui est arrivé ce soir a changé la direction du vent... Décidément je ne puis donner à Jeannette les mille livres que je lui avais promises pour entrer en ménage; rompons tout, puisqu'il en est temps encore; gardez votre fils et je garderai ma nièce. Est-ce dit?

Deux cris de désespoir se firent entendre, poussés par les fiancés. Les assistants se regardaient d'un air effaré; Denis lui-même semblait étourdi; il n'avait jamais sérieusement pensé que cette discussion à propos de l'abbé Duval pût amener une rupture entre les deux familles. Cependant, son amour-propre blessé ne lui permit pas de montrer son désappointement.

— A votre aise, sacristain ! dit-il en affectant l'insouciance, mon gars ne sera pas embarrassé de trouver une femme plus huppée que votre nièce..... Mais vous n'aviez pas besoin de chercher ce prétexte de la dot pour retirer votre parole ! Nous savons bien maintenant qui vous donnera des conseils et à qui vous obéirez... Quand une de ces *robes* noires, dont on avait débarrassé le pays, se montre quelque part, c'est la brouille et la ruine des familles !

Fleuriot allait répondre, mais il en fut empêché par une scène tragi-comique qui attira l'attention de tous les assistants. Les deux fiancés s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre en sanglottant et ne pouvaient plus se séparer.

— Je veux être la femme d'Antoine, moi ! criait Jeannette ; il m'épousera sans dot, j'en suis sûre..... Je travaillerai, je tiendrai son ménage, je l'aimerai de tout mon cœur...

— Je ne veux pas quitter Jeannette ! s'écriait Antoine de son côté ; le mariage est convenu, je m'y tiens, moi ! pourquoi me disait-on qu'on me la donnerait pour femme? Maintenant je ne veux pas qu'on me la reprenne, ou je me laisserai mourir de faim, je me noierai, je me pendrai à un arbre !

— Taisez-vous, petit imbécile ! interrompit le magister rudement en cherchant à entraîner son fils ; souvenez-vous des

bons principes que je vous ai donnés ; prétendriez-vous résister à mes volontés ?

— Oui, oui, je résiste, répliqua l'amoureux hors de lui ; je vous déclare, papa, que je me révolte.... je me moque pas mal de votre éducation !..... je veux épouser Jeannette, moi ! ou bien je l'enlèverai, je l'emmènerai bien loin... nous sommes en liberté, vous me l'avez dit cent fois, je suis citoyen libre, je suis Français !

Denis cherchait à le calmer.

— Tais-toi, Antoine, murmurait-il, tu me ruines, tu me déshonores !

— Je m'en moque pas mal... Je veux Jeannette, Jeannette ou la mort !

Enfin l'oncle et le père firent tant qu'ils

parvinrent à disjoindre les bras entrelacés des deux jeunes gens; ils se rendirent maître l'un de son fils, l'autre de sa nièce, malgré leurs protestations et leurs cris.

— Malheureuse! disait Fleuriot à Jeannette en l'entraînant vers la ferme, veux-tu donc me perdre?

— Ne l'écoutez pas, il a la fièvre, il a le délire! disait Denis, qui, sans le secours d'un voisin, n'eût pu maîtriser les mouvements impétueux de son fils; s'il était en bonne santé parlerait-il ainsi à son père, à son instituteur? Mais, continua-t-il en élevant la voix d'un ton menaçant, le ci-devant paiera cher l'affront qu'on nous fait!

— Il ne vous craint pas Denis! répon-

dit le fermier avec une sombre énergie.

Et il rentra dans la maison avec sa nièce; les Denis père et fils s'éloignèrent de leur côté, et les voisins se séparèrent en risquant force commentaires sur la conduite étrange de maître Fleuriot.

LE JARDIN.

V

Le lendemain matin, aux premiers rayons du jour, maître Pierre Fleuriot était occupé dans le petit jardin de la ferme à bêcher un carré de légumes. Ce jardin, où, sauf quelques rangées de buis,

aucune plante d'agrément n'avait trouvé place, était entouré d'une haie d'aubépine taillée à hauteur d'appui, par dessus laquelle le regard planait sur la campagne voisine. Le soleil dorait obliquement l'extrémité des pommiers qui ombrageaient ce modeste enclos; des gouttes de rosée ruisselaient comme des perles sur la verdure. Néanmoins, des vapeurs blanches répandues dans l'atmosphère annonçaient déjà un orage pour la fin du jour.

Le fermier travaillait avec une ardeur étrange; il y avait dans ses mouvements quelque chose de saccadé et de convulsif; on eût pu croire qu'il cherchait seulement dans les fatigues du corps un contrepoids à des souffrances morales. Pâle, les yeux

rouges, il portait encore les vêtements de la veille, et le sommeil ne semblait pas avoir rafraîchi son sang pendant la nuit précédente; de temps en temps, il s'arrêtait brusquement dans son travail et restait immobile, les bras pendants, les yeux tournés vers la terre; puis il poussait un profond soupir, et, saisissant sa bêche, il reprenait sa tâche avec une sorte de fureur.

Pendant qu'il s'abandonnait à ces mystérieuses préoccupations, un pas lent et grave fit crier le sable d'une allée derrière lui.

— Bonjour, Fleuriot! dit une voix affectueuse; vous voici de bien bonne heure à l'ouvrage... Mais avez-vous donc oublié

que c'est aujourd'hui dimanche, jour désigné pour le repos par le Créateur lui-même?

Au premier son de cette voix, Pierre tressaillit comme un coupable et laissa tomber l'instrument aratoire; l'abbé Duval était devant lui, calme et souriant comme à l'ordinaire.

— C'est vrai, répondit le fermier d'un air égaré, c'est aujourd'hui dimanche..... A quoi pensais-je donc, moi?... Ensuite, monsieur le curé, ne faut-il pas que le pauvre travail?... le travaille, c'est sa consolation, c'est sa fortune!

— Vous n'êtes donc pas satisfait de votre aisance, Pierre? reprit l'abbé Duval avec un léger accent de reproche; je sais

cependant que vous êtes à l'abri du besoin, puisque vous pouvez encore rendre service à vos semblables... On ne doit jamais se dire pauvre quand on peut répandre les aumônes et mériter les bénédictions!... Avouez plutôt, continua-t-il avec tristesse, que depuis longtemps la fête du dimanche n'est pas observée bien religieusement à Saint-Clair, et que vous avez suivi le torrent? Sans doute on ne s'assemble plus sur la place de l'Église ce jour consacré, fût-ce même pour se livrer à des plaisirs profanes?

Fleuriot s'était remis un peu; il quitta son travail et rejoignit l'abbé Duval dans l'allée.

— Si, si, monsieur le curé, répondit-il

avec un calme affecté, on se réunit encore, mais, à vrai dire, ce n'est pas pour se livrer à des occupations chrétiennes..... Le dimanche est jour de marché, vous savez? Les jacobins ne sont jamais parvenus à déraciner cette vieille habitude.

— Alors, je pourrai voir tous mes anciens paroissiens aujourd'hui même, dit le curé en passant familièrement son bras sous celui du fermier comme pour l'inviter à une petite promenade dans le jardin. Si vous saviez, Pierre, continua-t-il avec une douce exaltation, quelle joie je vais éprouver en me retrouvant au milieu d'eux! L'espoir de ce moment me soutenait dans l'exil et me faisait supporter aisément tous mes maux; je me représentais

sans cesse le jour fortuné où je purifierais le lieu saint, où je parlerais en bon père à mes pauvres pécheurs de Saint-Clair..... Dieu m'a exaucé; les épreuves sont finies; toutes mes souffrances sont effacées par le bonheur présent!

Le fermier écoutait avec distraction les touchantes réflexions du vénérable prêtre.

— Oui, oui, reprit-il, ce doit être une grande joie pour vous..... Mais, sauf votre respect, voyez-vous, il faut agir avec prudence. Les gens de ce pays ne sont pas bons, et la révolution a achevé de leur détraquer la cervelle; si vous vous montriez par trop sévère...

— Je viens à eux les mains pleines de

pardons et le cœur plein de miséricorde, répliqua l'abbé Duval avec attendrissement; je prétends employer seulement la raison et la douceur pour ramener au droit chemin ces brebis égarées; que puis-je avoir à craindre d'elles?... Votre affection pour moi vous crée des chimères, mon pauvre Fleuriot.

Le fermier secoua la tête et ne répondit pas. Ils marchèrent en silence pendant quelques instants.

— Pierre, reprit enfin le curé d'un ton calme et presque indifférent, sans doute vous avez veillé avec un soin extrême sur les objets que nous cachâmes à la Butte-aux-Cailles, là-bas à l'entrée de la forêt, la nuit qui précéda mon départ? Ce dépôt

est sans doute encore à la place où nous l'avons mis?

Cette fois, Fleuriot s'arrêta brusquement; sa pâleur devint livide; tout son corps frissonna.

— Et pourquoi n'y serait-il plus? dit-il d'une voix sourde et saccadée; avez-vous pu penser...

— Je n'ai rien pensé, Fleuriot, interrompit l'abbé Duval, qui craignait de l'avoir offensé par une apparence de soupçon; je vous connaissais bien quand je vous demandai de m'aider à soustraire les vases sacrés de mon église aux profanations des impies! Vous seul au monde avez partagé avec moi cet important secret; c'est à vous que je recommandai, dans le

cas où je mourrais en exil, de veiller sur ce trésor et de le restituer à mon successeur dans la modeste cure de Saint-Clair le jour où l'éternelle foi catholique reviendrait triomphante en France! Je n'ai jamais douté un instant que mes volontés ne fussent exécutées par vous, mon bon Pierre. Vous! si honnête et si pieux, toucher à ce dépôt! vous! porter une main audacieuse sur ces vases bénits, qui ont contenu le corps du Sauveur! votre main se fût desséchée plutôt, vous fussiez mort de saisissement avant d'avoir accompli ce sacrilége!

Le fermier semblait écrasé sous le poids d'un remords; il baissait la tête, sa poitrine était oppressée. Tout-à-coup il se re-

dressa, ses yeux brillèrent et une énergique détermination se refléta sur ses traits. Déjà ses lèvres s'agitaient convulsivement, il allait sans doute faire un aveu, quand un bruit de voix et de pas se fit entendre derrière lui.

Il se retourna brusquement et dit avec un accent d'irritation fébrile :

— Qui est là? Qui vient nous déranger? Ne saurait-on avoir un instant de repos?

C'était la petite Jeannette Fleuriot et la vieille gouvernante qui venaient d'entrer dans le jardin et se dirigeaient rapidement vers eux. Jeannette, tout en larmes, les traits abattus, la cornette en désordre, se laissait conduire par Catherine, qui semblait l'avoir prise sous sa protection.

— Tenez, ma petite, dit la gouvernante d'un ton encourageant, voici monsieur le curé en personne... Ce n'est pas un homme à qui l'on ne puisse pas parler! au lieu de me rompre la tête de vos chagrins, exposez-les à lui-même, il vous écoutera, je vous le promets.

— Hi! hi! hi! fit la pauvre Jeannette en cachant son visage dans son tablier.

— Allons, qu'y a-t-il, mon enfant? demanda le prêtre avec intérêt; pourquoi cette douleur? Voyons, Catherine, pouvez-vous m'apprendre ce qui désole ainsi cette pauvre fille?

— Eh bien, monsieur le curé, répliqua la bonne femme, qui depuis le retour de son maître avait retrouvé un petit ton

tranchant oublié pendant les mauvais jours, je n'irai pas par deux chemins..... Jeannette devait épouser Antoine Denis, et c'est vous, dit-on, qui avez rompu le mariage.

— Moi ! s'écria l'abbé Duval avec étonnement; ah çà, maître Pierre, vous voyez à quoi vous m'exposez... Pour quel motif avez-vous changé des projets arrêtés avant mon arrivée à Saint-Clair?

Le fermier fit un mouvement de sombre impatience.

— Que veut-elle? qu'elle s'en aille! dit-il en regardant sa nièce d'un air un peu égaré; elle et ses morveux de frères et de sœurs ne sont-ils pas la cause de mon malheur? Je les voyais pleurer, ils avaient

faim... ma tête s'est perdue... il faut bien qu'ils aient leur part dans le châtiment.

Personne ne comprit le sens de ces paroles.

— Si je ne me trompe, Fleuriot, reprit l'abbé Duval, vous avez ce matin quelque affaire qui vous tourmente, car votre esprit me paraît singulièrement troublé.... Voyons, répondez-moi, franchement : quelle raison avez-vous eue pour rompre le mariage convenu entre votre nièce et le fils du maître d'école?

Cette question si précise sembla enfin rappeler à lui-même le pauvre Fleuriot.

— Oui, oui, je comprends, répondit-il avec effort; dame! monsieur le curé, vous

savez que Denis n'est pas un bon chrétien; de plus il est votre ennemi juré!

— Ne pensez pas à moi, Pierre; laissez-moi le soin d'apaiser toutes les inimitiés soulevées contre ma personne... et pour ce qui est de la religion, le fils d'un athée même ne peut-il être un honnête homme et un bon mari?

— Voilà qui est parlé donc! s'écria la petite Jeannette transportée. Ah! monsieur le curé, que vous êtes bon! Aussi vous me marierez à l'église, et je serai bien pieuse, et quand je serai en ménage, je vous enverrai des œufs et du beurre..... Mon Dieu, quel brave homme! quel saint homme! c'est un ange du paradis!

— Quand je vous disais, fit la gouver-

nante avec un sourire radieux ; il n'y avait pas de quoi avoir peur, allez !

Le curé leur imposa silence par un geste bienveillant.

— Ainsi, Fleuriot, reprit-il, si vous n'avez pas d'autre raison que votre inimitié pour Denis père, ce que vous avez de mieux à faire est de renouer ce mariage.

— Mais, balbutia le fermier, Denis exige une dot, et je ne veux plus...

— S'il s'agit d'une somme modeste, peut-être pourrai-je vous venir en aide... En passant à Paris, j'ai appris qu'un de mes parents, mort pendant mon émigration, m'avait laissé quelque bien. J'étais impatient de revenir à Saint-Clair et je n'ai pas voulu attendre le temps nécessaire

pour toucher cette somme. Après avoir donné des pouvoirs à un homme d'affaires, je suis parti à pied, presque sans argent... mais on doit adresser à un notaire de Mortagne mon petit capital aussitôt qu'il aura été réalisé; ainsi, Fleuriot, au lieu de rester longtemps à votre charge, je pourrai peut-être bientôt vous être utile à mon tour.

L'abbé Duval avait prononcé ces paroles avec simplicité, comme s'il eût proposé la chose du monde la plus ordinaire. Il ajouta aussitôt en s'adressant à Jeannette :

— Calmez-vous, petite folle... Ce n'est pas convenable de pleurer ainsi pour un homme !... Votre oncle, à ma prière, essaiera de renouer ce projet de mariage, si

toutefois on s'est bien assuré à l'avance que votre fiancé pourra vous rendre heureuse.

— Oh ! oui, monsieur le curé, il me rendra fièrement heureuse, allez ! Il est si bon, si sage, si honnête !... Il me contait qu'étant petit, il allait en secret avec sa mère entendre vos leçons au catéchisme; mais on ne disait rien à Denis, parce que Denis les aurait battus tous les deux. Ensuite, monsieur le curé, il faudra bien que je prenne Antoine, si je ne veux pas rester fille; la conscription a enlevé tous les jeunes gars du pays... et il n'y a plus que des boiteux ou des bossus...

— Voilà une excellente raison ! Cependant, ma fille, la manière dont ce jeune homme a été élevé me donne le désir de

le voir, de l'interroger moi-même..... Je veux m'assurer que Denis n'a pas faussé l'esprit et le cœur de votre fiancé...

— Il ne lui a rien faussé du tout, monsieur le curé; mais si vous voulez le voir, ce ne sera pas long, allez ! il n'est pas loin d'ici.

Et elle appela, sans presque élever la voix :

— Antoine ! Antoine !

Aussitôt quelqu'un franchit d'un bond la petite haie d'aubépine près de laquelle avait lieu cette conversation et tomba au milieu des assistants, qui poussèrent un cri de surprise : c'était le jeune Denis. Caché derrière le feuillage, à quelques pas des interlocuteurs, il avait pu, grâce

à ses longues jambes et à son agilité, obéir sans retard à l'appel de sa fiancée.

Fleuriot fronça le sourcil ; les femmes sourirent.

— Voici une nouvelle manière de se présenter en bonne compagnie ! dit gaîment le curé ; mais il paraît, ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus grave, qu'il y avait connivence entre vous..... C'est mal, enfants, c'est très-mal !

Tous les deux baissèrent la tête d'un air si consterné que l'abbé en eut pitié.

— Eh bien ! jeune homme, reprit-il avec moins de sévérité en s'adressant à Antoine tout déconcerté, est-ce avec l'au-

torisation de votre père que vous êtes venu chez Fleuriot?

— Non, monsieur le curé, papa me croit encore dans ma chambre, où il m'a enfermé ce matin..... Mais j'ai profité du moment où il était occupé avec les voisins pour sauter par la fenêtre, et je suis venu voir Jeannette. Je me suis révolté!.. Je suis citoyen libre! et je sais bien que papa n'a pas le droit de m'empêcher d'aimer Jeannette. Chaque fois qu'il m'enfermera, je me sauverai..... La tyrannie de papa a duré assez longtemps; je veux être homme!

— Bien! l'entendez-vous? dit le curé à Fleuriot avec un ton d'ironie mélancolique, voilà ce que Denis appelle une édu-

cation patriotique, et Dieu sait ce qu'il a eu besoin de coups de martinet pour inculquer de pareils principes à son fils..... Mais ce n'est pas ce pauvre garçon qui est responsable, des fautes de son instituteur naturel !.... Eh bien ! Antoine, continua-t-il, si l'on vous donnait Jeannette pour femme, seriez-vous un mari honnête et sage ?

— Ah ! monsieur ! dit le jeune homme, dont les yeux brillèrent.

— Et si cela arrivait, vous me promettriez d'aimer et de respecter votre père ?

— J'aimerais tout le monde, tant je serais content !

Le curé demeura pensif pendant quelques minutes.

— Allons, reprit-il, je crois qu'on ne doit pas désespérer de ce jeune homme; il y a du bon en lui, malgré les torts de son éducation. Décidément, Fleuriot, il faudra chercher à vous entendre de nouveau avec le père Denis. D'autant plus, ajouta-t-il en clignant des yeux, que si l'on s'obstinait à les séparer, il pourrait bien survenir quelque affligeant scandale dans la paroisse. Soyez sages, enfants, reprit-il en faisant quelques pas, et ayez confiance en Dieu. Mais la matinée est déjà avancée, et les habitants de Saint-Clair doivent être réunis maintenant devant l'église; je vais aller me présenter à eux... Priez Dieu, mes

amis, que je ne trouve pas des cœurs secs et endurcis.

On entendait, en effet, sur la place voisine ce bourdonnement sourd qui annonce une foule nombreuse. Le curé boutonna sa vieille redingote noire et donna un coup-d'œil à son pauvre costume, afin de s'assurer s'il était en état de paraître en public. Au moment où il s'éloignait, Antoine Denis courut à lui tout effaré et le retint par le bras.

— N'y allez pas, monsieur le curé! dit-il vivement. Je vous en prie, n'y allez pas!

— Pourquoi cela, mon ami?

— Dame! c'est que..... tout-à-l'heure, quand j'ai fait le saut, ce n'était pas seu-

lement pour mademoiselle Jeannette; je voulais aussi vous prévenir de ne pas sortir de toute la journée; on n'osera peut-être pas venir vous chercher chez Fleuriot, mais si vous sortez, on pourrait vous tarabuster... Mon papa a jacassé toute la matinée avec ses voisins au sujet des vases de l'église; les citoyens sont exaspérés, furieux !

— Ce ne serait pas à vous, jeune homme, de trahir les actions de votre père, dit le curé avec quelque sévérité; cependant, ajouta-t-il aussitôt d'un air plus doux, je vous remercie de cet avis.... j'espère n'avoir rien à craindre de mes anciens paroissiens, et je persiste dans mon désir

de me trouver le plus tôt possible en leur présence.

Jeannette et la gouvernante joignirent leurs instances à celles d'Antoine. Le fermier, qui était resté témoin sombre et muet de cette scène, saisit à son tour la main du curé :

— Restez, restez! dit-il d'une voix sourde; vous ne savez pas de quoi ils sont capables..... Ils vous accusent d'un vol!

— Ignorez-vous, Pierre, que j'ai un moyen certain d'imposer silence à la calomnie?

— Mais..... mais..... s'ils vous maltraitaient?

— Leurs mauvais traitements ne m'ef-

fraieraient pas, si, après avoir exercé leur fureur sur moi, ils étaient plus disposés à écouter la parole de Dieu... Mais c'est trop nous occuper de moi... Du moment que la calomnie devient sérieuse, mon ministère sacré m'impose le devoir de la combattre sur-le-champ, de peur de scandale..... Adieu, mes amis; ne me suivez pas, il vaut mieux que je me présente seul à ces gens irrités; je vous rejoindrai bientôt.

En même temps il se dirigea de nouveau vers la maison d'un pas précipité.

— Monsieur le curé! s'écria Fleuriot avec énergie; monsieur le curé... au nom de Dieu!...

Mais le prêtre sans s'arrêter lui adressa

un sourire plein de sérénité, et disparut dans la maison, qu'il fallait traverser pour se rendre à la place du village.

La gouvernante pleurait et priait à haute voix pour le salut de son maître; les deux amoureux s'étaient pris la main, mais ils ne se disaient rien. Fleuriot, debout à quelques pas, était en proie à une grande agitation; son visage était crispé, son œil hagard.

— Si on le tuait, dit-il à demi-voix, ce serait fini... on ne saurait rien!

Tout-à-coup une immense clameur retentit sur la place de l'Église; il n'y avait pas de doute que l'arrivée subite de l'ancien curé de Saint-Clair au milieu de ses paroissiens n'en fût la cause, car on dis-

tinguait son nom au milieu de hurlements frénétiques.

Ce bruit sinistre parut donner une direction différente aux pensées de Fleuriot; il bondit en s'écriant :

— Non, il ne faut pas qu'il meure..... ce serait indigne!... Que l'on me tue plutôt!... moi, ce serait justice! Je veux le défendre... je le défendrai!

Il saisit la bêche, qui, dans ses mains robustes, pouvait être une arme redoutable, puis il s'élança comme un forcené pour aller au secours du vieillard.

LE RETOUR DU CURÉ.

VI

— Attendez-moi, je vais avec vous ! s'écria le jeune Denis avec résolution en cherchant à arracher un échalas pour s'en faire une massue ; je veux aussi défendre ce bon curé qui doit me marier avec Jeannette !

— Oui, mon gars! bien, mon brave enfant! dit la gouvernante avec chaleur.

— Un moment, Antoine, s'écria Jeannette plus prudente; si votre père vous voyait prendre parti pour son ennemi mortel, il ne vous le pardonnerait pas!

— Puisque je suis révolté! s'écria Antoine en brandissant l'échalas au-dessus de sa tête; je suis citoyen français! Au diable mon éducation! Je veux défendre ce bon curé, et gare à qui se trouvera à portée de ce bâton!...

— Mais, pauvre Antoine, si au milieu de cette bagarre vous veniez à vous trouver en face de votre père...

— Mon papa? J'ai promis à M. le curé

de le respecter... Aussi je *tâcherai* que les coups ne tombent pas sur lui.

En même temps il déroba un gros baiser à Jeannette avant qu'elle eût pu s'en défendre, et il s'enfuit à toutes jambes.

— Le polisson ! dit la gouvernante d'un air d'indulgence ; et Denis qui se vantait de l'avoir rendu si docile et si soumis.... Le bel ouvrage qu'il a fait là ! C'est un diable déchaîné !

Cependant Fleuriot, malgré l'impétuosité de sa course, ne s'était pas jeté au milieu de la foule comme il en avait eu la pensée. Arrivé sur le seuil de la ferme, il s'arrêta un instant pour chercher du regard celui qu'il voulait protéger. Au pre-

mier coup d'œil il comprit que son intervention était devenue inutile.

La place était couverte de monde. Des hommes avec leur ancien costume pittoresque, des femmes endimanchées, des enfants turbulents s'agitaient au milieu de ces modestes étalages qui encombrent les marchés de village. Tous les groupes s'étaient formés en un seul autour du curé; celui-ci debout, le front découvert, le sourire sur les lèvres, parlait avec une bonté paternelle. Il interpellait tour-à-tour les assistants, renouant connaissance avec les vieillards, questionnant les jeunes gens sur leur famille, adressant à chacun un mot affectueux; aussi, il n'y avait plus rien de menaçant dans cette assemblée

dont le premier accueil avait été si bruyant et si hostile. On avait écouté d'abord le curé avec défiance, puis avec respect, puis on se pressa autour de lui d'un air cordial; de grosses mains vinrent serrer les siennes ; des larmes d'attendrissement osaient même se montrer dans les yeux de quelques femmes. Enfin, Denis, Denis lui-même, ce formidable champion de l'athéisme à Saint-Clair, semblait subir le prestige commun ; il était subitement devenu muet, il s'était retiré à l'écart honteux et consterné ; bien plus, (ô merveilleux effet des réactions populaires !) la foule lui jetait des regards menaçants, et des poings se levaient déjà sur lui.

Pierre Fleuriot contemplait cette scène

inattendue, cherchant par quel moyen le digne curé de Saint-Clair était parvenu à calmer si vite cette petite émeute villageoise. Antoine Denis, qui le rejoignit bientôt, sa massue improvisée à la main, partageait son étonnement.

— Eh bien ! maître Pierre, dit-il d'un ton consterné, nous n'allons donc pas échiner ces coquins?... Quel dommage! Mon parti était pris; j'aurais frappé partout et de bon cœur !

Le fermier ne répondit que par un sourire amer; le curé, qui l'avait reconnu de loin, s'avançait suivi d'un groupe nombreux pour le rassurer.

— Eh bien, mon bon Pierre, dit-il en faisant signe aux villageois de se tenir à

l'écart, vous voyez que vous aviez tort de vous alarmer ; au premier mot de ma bouche ces lions sont devenus des agneaux. Oh ! nous nous entendrons encore eux et moi, comme nous nous serions toujours entendus si un pouvoir étranger ne fût venu se jeter à la traverse.... Mais je suis obligé de vous quitter... on me réclame pour aller porter les secours de la religion à un malade qui demeure à quelques lieues d'ici..... Comprenez-vous ma joie, mon cher Fleuriot? voici mon saint ministère qui recommence à s'exercer... la religion va se relever de ses ruines !

Et son visage semblait rayonner d'enthousiasme. Le fermier, au contraire, était

évidemment sous le poids d'une poignante inquiétude.

— Monsieur le curé, demanda-t-il à voix basse, vous ne me dites pas par quel moyen vous êtes parvenu à les appaiser?

— Rien de plus simple... J'ai annoncé à ces braves gens que ces vases sacrés dont on me reprochait de m'être emparé existaient encore, qu'ils étaient cachés quelque part, et que le jour où l'église serait rendue au culte divin, je m'engageais à les représenter; on n'attendra pas longtemps, je l'espère.

— Vous avez promis cela?

— Oui... et comme ces précieux bijoux ne doivent pas rester plus longtemps sous terre, ce soir, à la chute du jour, nous irons,

si vous le voulez bien, faire des fouilles à la Butte-aux-Cailles... On les déposera à la ferme jusqu'à ce qu'ils soient purifiés... Mais le temps me presse ; il faut que j'aille remplir ma sainte mission ! Adieu donc ; préparez-vous pour ce soir à la Butte-aux-Cailles et n'oubliez pas la mesure du sapin noir.

En même temps il rejoignit un groupe de femmes qui l'attendait à quelque distance, et se perdit dans la foule.

Ce dialogue avait occupé exclusivement l'attention des interlocuteurs, et ils n'avaient pas remarqué que deux personnes se trouvaient à portée de l'entendre. L'une d'elles était Antoine Denis, qui, son échalas à la main, s'était constamment tenu à

côté de Fleuriot; l'autre était le maître d'école, qui, à la vue de son fils, s'était avancé en tapinois pour lui demander compte de sa conduite; mais sans doute il avait changé de résolution au moment où le curé s'éloigna, car il s'écria tout-à-coup avec un accent de joie comme s'il venait d'apercevoir Antoine à l'instant même :

— Ah ! le brave enfant ! regardez, voisins, combien ce garçon est dévoué à son père !... Il a vu dans la foule que deux ou trois mauvais gars avaient l'air de me menacer, et il accourt avec un bâton pour me défendre ! Voilà ce que c'est que de donner aux jeunes gens une bonne éducation ! Mais cette arme est inutile, mon enfant... Je n'ai plus rien à craindre.....

La paix est faite entre le curé et nous, jusqu'à nouvel ordre... Reviens donc à la maison, que je te remercie à loisir.

Antoine parut un moment vouloir résister aux transports paternels, dont il avait quelque raison de suspecter la sincérité; cependant, sûr de sa force, il obéit machinalement et il se laissa entraîner par le maître d'école, qui le comblait publiquement d'éloges et de remercîments.

Fleuriot, comme pétrifié sur le seuil de sa porte, ne voyait et n'entendait rien de tout cela. Il ne répondait pas aux interpellations que lui adressaient ses voisins en passant; il semblait avoir perdu l'usage de ses sens.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi;

alors, sans jeter un seul regard autour de lui, sans paraître se douter qu'on l'observait avec curiosité, il se dirigea lentement vers la ferme en murmurant :

— Tout est perdu... ce soir il faudra *sauter le pas*..... à moins que le bon Dieu s'en mêle.

LA BUTTE-AUX-CAILLES.

VII

Le soir du même jour, un peu après le coucher du soleil, deux hommes quittaient furtivement le village de Saint-Clair, et s'enfonçaient dans un chemin creux en prenant toutes les précautions possibles

pour ne pas être aperçus. Le temps était orageux et de sombres nuages s'amassaient à l'horizon; cependant une lueur vague et phosphorescente brillait au ciel; tandis que la campagne, sous son revêtement d'arbres touffus et de buissons, se couvrait des ombres de la nuit. Des éclairs silencieux se montraient à rares intervalles, mais ils étaient trop éloignés pour jeter un reflet révélateur au fond du chemin étroit où se glissaient les deux mystérieux promeneurs.

On a sans doute déjà deviné que ces deux hommes étaient le fermier Fleuriot et le curé de Saint-Clair, et qu'ils allaient à la recherche des vases sacrés cachés par eux-mêmes dans le voisinage, plus de dix

ans auparavant. Se défiant, non sans raison, de quelques-uns de ses paroissiens, l'abbé Duval avait voulu que le plus profond mystère couvrît cette petite expédition ; la possession d'un trésor pareil pouvait tenter la cupidité des gens du pays ; pour leur épargner même la tentation, il avait désiré que cette recherche se fît de nuit et sans l'aide de personne.

Le digne prêtre se traînait péniblement, appuyé sur sa canne ; Pierrè, au contraire, soit préoccupation, soit qu'il connût mieux les localités, s'avançait d'un pas précipité, malgré le poids d'une énorme pioche dont son épaule était chargée. Son compagnon avait peine à le suivre et l'invitait fréquemment à ralentir sa marche ; il obéis-

sait en effet, mais bientôt, comme s'il eût obéi à un besoin d'action plus fort que sa volonté, il reprenait son allure rapide et désordonnée.

Bientôt ils quittèrent le chemin frayé et ils se dirigèrent à travers champs vers la partie la plus déserte de la campagne. L'abbé s'arrêta tout-à-coup et essuya son visage baigné de sueur.

— Laissez-moi respirer un peu, mon pauvre Fleuriot, dit-il d'une voix haletante, mes jambes ne sont ni aussi jeunes ni aussi vigoureuses que les vôtres, et j'ai beaucoup marché aujourd'hui pour aller donner les dernières consolations de la religion à ce pauvre malade !.. d'ailleurs, nous ne risquons plus d'être espionnés,

maintenant que nous avons quitté le chemin; l'approche de l'orage a fait rentrer tout le monde.

Le fermier revint sur ses pas et, pendant que le curé reprenait haleine, il dit d'une voix sourde en regardant le ciel:

— Oui, la nuit sera mauvaise.... Eh bien! monsieur le curé, nous aurions pu choisir un autre moment pour cette besogne. Le temps menace et vous êtes épuisé de fatigue; peut-être aurions-nous raison de retourner chez nous.

— Non, non, maître Pierre; on sait maintenant dans le pays que les ornements d'or et d'argent de l'église sont cachés quelque part; tous vos madrés paysans vont se mettre en quête, et s'ils

venaient à découvrir par hasard le lieu du dépôt, ils ne reculeraient pas devant un sacrilége. Peu d'hommes, mon cher Fleuriot, sont aussi honnêtes et aussi pieux que vous ! Mais je me sens déjà mieux, marchons... Nous avons beaucoup à faire cette nuit.

— Monsieur le curé, encore une fois, réfléchissez ! vous n'êtes pas bien... votre visage est couvert de sueur.,. vous ne pourrez jamais marcher jusqu'à la Butte-aux-Cailles.

— Ce n'est rien, mon ami, la chaleur est accablante, mais je ne suis pas encore à bout de forces.., Donnez-moi le bras, Fleuriot, vous me soutiendrez un peu.

Le fermier, voyant son obstination, fit entendre une espèce de gémissement,

néanmoins il ne résista pas, et plaçant sa pioche sur son épaule gauche, il tendit son bras droit à son compagnon, qui s'y suspendit aussitôt. Ils marchèrent ainsi en silence pendant quelques instants.

— Qu'avez-vous donc, Fleuriot, reprit l'abbé Duval, on dirait que vous tremblez... Est-ce que je vous fatigue?

— Non, ce n'est rien... la chaleur! appuyez-vous, venez, venez, puisqu'il le faut!

Et il serra le bras du curé contre sa poitrine.

Cette fois le prêtre sentit un objet dur et sonore placé sous les vêtements de Fleuriot.

— Qu'est-ceci encore, maître Pierre?

demanda-t-il avec étonnement ; on dirait la crosse d'un pistolet ?

L'ex-sacristain tira de sa poche l'objet dont il s'agissait. C'était en effet un de ces mauvais pistolets dont les paysans se servent en guise de boîtes les jours de baptême, et il montra en souriant qu'il était chargé jusqu'à la gueule.

— Eh ! bon Dieu ! que voulez-vous faire d'une pareille arme ? reprit le curé tranquillement ; contre qui pourrait-elle servir ici, sinon contre moi ?

— Contre vous ! répéta Fleuriot en frissonnant ; oh ! je n'avais jamais pensé, non, non, ajouta-t-il d'une voix sourde, contre moi plutôt, contre moi seul !

— Que dites-vous donc là, Pierre ?.. A

quel usage destinez-vous cette arme?,. Je veux savoir...

Le fermier parut revenir tout-à-fait à lui ; un sourire forcé se montra sur ses lèvres.

— Ma foi, monsieur le curé, il est prudent d'être armé lorsqu'on va remplir une mission telle que la nôtre... Réfléchissez donc ! si l'on nous avait suivis... si quelques vauriens osaient tenter de nous enlever le trésor de la paroisse !

— C'est juste, dit l'abbé Duval, dont le visage s'éclaircit aussitôt, nous avons en effet des précautions à prendre... cependant, mon bon Fleuriot, le cas échéant, je vous prie de laisser dans votre poche cette arme meurtrière... Ces vases sacrés,

si précieux qu'ils soient à mes yeux et aux yeux de tout bon chrétien, ne valent pas la vie d'un homme ; j'aimerais mieux les savoir anéantis qu'arrosés du sang humain.

— Cela est-il possible ? demanda Fleuriot d'un air de sombre préoccupation ; préféreriez-vous en effet la vie d'un pécheur, d'un misérable coquin...

— La vie de l'homme appartient à Dieu, et tous les métaux précieux que la terre peut fournir n'ont pas à ses yeux le prix de la moindre goutte de sang humain ; je vous en prie, Fleuriot, ne vous laissez pas emporter à un mouvement de colère et de précipitation, et dans aucun cas, ne vous servez de cet instrument homicide. Me le promettez-vous ?

— Oui... oui, répondit le fermier en mettant un long intervalle entre chacune de ces affirmations; mais alors, mon Dieu! ajouta-t-il plus bas, que vais-je devenir?

Les difficultés de cette promenade à travers les champs les empêchèrent pendant quelques instants de reprendre la conversation. Le pauvre prêtre était haletant de fatigue, mais il ne proférait aucune plainte. Fleuriot le soutenait quand il se présentait un obstacle à franchir; plusieurs fois, en le voyant si abattu, il voulut peut-être lui faire un aveu pour le décider à retourner en arrière; mais toujours une force secrète lui fermait la bouche, et l'obscurité cachait les poignantes hésitations qui se peignaient sur son visage.

La campagne était déserte ; le plus grand silence régnait autour d'eux. Une fois seulement en longeant un épais buisson, ils crurent entendre des pas lourds de l'autre côté ; mais comme le bruit cessa aussitôt, ils continuèrent leur chemin sans y faire attention.

— Voilà une marche bien pénible, mon pauvre Fleuriot, et une nuit bien menaçante, dit l'abbé Duval avec son accent mélancolique ; je me souviens cependant que nous avons traversé ces lieux par une nuit plus sombre encore et dans des circonstances plus terribles... C'était une nuit d'hiver noire et glaciale ; nous étions chargés de cette cassette qui contenait les ornement sacrés... nous nous reposions de

temps en temps, et nous pleurions, car nous n'avions plus ni force ni courage! puis nous creusâmes péniblement cette terre durcie par la gelée, et quand nous eûmes achevé notre tâche, les premières lueurs du matin blanchissaient l'orient... alors nous nous agenouillâmes tous les deux et nous priâmes! quand nous retournâmes au village, nos vêtements étaient couverts de givre, nos membres étaient raides de froid; cependant nous ne pensions qu'aux malheurs de la religion et aux crimes qui se préparaient à cette époque!

Le prêtre sentit une larme tomber sur sa main nue.

— Ne parlez pas de cela, monsieur le

curé, dit l'ex-sacristain d'un ton convulsif; ne réveillez pas ces souvenirs... je sens là, voyez-vous, quelque chose qui se déchire dans ma poitrine quand je songe au passé... eh bien, la nuit dont vous parlez je souffrais moins encore que celle-ci !

— Il ne faut pas se laisser abattre, Fleuriot; enfin Dieu a eu pitié de ses serviteurs; les temps de calme vont renaître et la confiance doit rentrer dans le cœur de tous les honnêtes gens... Mais où sommes-nous? continua l'abbé en regardant autour de lui, la nuit tombe rapidement... je ne puis déjà plus reconnaître des lieux qui m'étaient si familiers autrefois.

— Nous sommes près de la Butte-aux-

Cailles, monsieur, et ce grand arbre qui se dresse là-bas, c'est le sapin noir.

En effet, à l'extrémité d'un herbage qu'ils traversaient en ce moment, on voyait un massif d'arbres qui semblait appartenir à une forêt de quelque importance. Sur la gauche était un monticule assez semblable à ces tumulus gaulois que l'on trouve dans certaines provinces, si toutefois il n'était pas lui-même un monument de ce genre. Au pied de la Butte-aux-Cailles un sapin gigantesque, dont le feuillage sombre et la forme élancée tranchaient avec les taillis voisins, s'élevait droit et majestueux comme une pyramide.

— Oui, oui, je m'y reconnais maintenant, dit le curé avec un accent de joie,

le trésor doit être placé à trois pas du tronc de l'arbre, du côté de la butte... nous n'aurons pas besoin de la mesure exacte que je vous fis prendre pour plus de sûreté. Pierre, cet endroit est sanctifié par le dépôt qu'il recèle; aussi, j'ai le désir d'y faire planter une croix dès que la ferveur de mes paroissiens me permettra de donner de la solennité à cette cérémonie expiatoire!... On viendra ici en pélerinage, et ce simple monument rappellera aux fidèles l'époque de la persécution !

Ils étaient à quelques pas seulement de l'endroit désigné; tout-à-coup, un bruit singulier se fit entendre dans les buissons qui avoisinaient la Butte-aux-Cailles.

LE VOLEUR.

VIII

— Qui va là ? demanda le curé avec force.

On ne répondit pas ; mais une ombre noire passa rapidement devant eux, et se

jetant dans la forêt voisine, disparut bientôt au milieu des halliers.

— Voilà qui est étrange ! dit l'abbé Duval tout pensif; pouvait-on s'attendre à trouver quelqu'un à pareille heure dans ce lieu désert ?

— C'est le démon ! monsieur le curé, c'est le démon ! murmura le fermier en se signant avec terreur.

— Le démon dans un lieu consacré ! Vous n'y pensez pas, mon pauvre Pierre; c'est plutôt quelque braconnier ou quelque voleur de bois qui, nous prenant pour des gardes champêtres, se sera enfui à notre approche... Cependant, voyons de quoi il s'agit; je commence à concevoir de sérieuses inquiétudes pour notre dépôt.

Mais à peine se furent-ils avancés de quelques pas encore, qu'ils se heurtèrent à un monceau de terre fraîchement remuée.

— Notre secret est trahi!..... On nous a prévenus! s'écria le prêtre avec consternation.

Fleuriot ne pouvait croire à la possibilité d'un semblable événement. Pendant qu'il cherchait à percer du regard l'obscurité qui régnait sous le sapin, un éclair sillonna la nue. A cette lueur sinistre et rapide, il put s'assurer en effet qu'une excavation considérable avait été pratiquée à l'endroit même où devait se trouver le trésor. Le terrain compris entre l'arbre et le monticule avait été défoncé. Le travail

était si récent qu'une bêche était restée sur le talus de la fosse, aux pieds des promeneurs.

— Le coupable est l'individu qui tout-à-l'heure s'est jeté dans le bois, reprit le curé avec émotion; heureusement nous sommes arrivés à temps; vous avez pu voir comme moi, qu'il n'était chargé d'aucun fardeau, car il n'eût pu détaler avec autant de rapidité. Nous l'avons interrompu au milieu de sa besogne, et sans doute il n'avait pu encore découvrir le précieux coffret... Ainsi, les travaux de ce voleur diminueront d'autant notre peine, et Dieu fera servir l'œuvre du méchant au soulagement de ses serviteurs.

Fleuriot immobile semblait bouleversé

par le choc des idées contraires qui se heurtaient dans son cerveau. L'abbé Duval le poussa doucement :

— Allons, Pierre, reprit-il d'un ton encourageant, mettons-nous à l'ouvrage... il me tarde de recouvrer notre cher dépôt. En vérité, ajouta-t-il en regardant autour de lui, si je ne savais de quels efforts sont capables l'avarice et les mauvaises passions, je ne pourrais croire qu'un seul homme eût accompli un si grand ouvrage en une seule journée. . Mais hâtons-nous ; servez-vous de votre pioche tandis que j'emploierai cette bêche plus légère.

Tout en parlant il descendit dans l'excavation et se mit en devoir de creuser le sol ; mais Fleuriot, sortant enfin de sa som-

bre torpeur, lui toucha le bras et lui dit avec un accent de volubilité singulière :

— C'est inutile, monsieur le curé, nous sommes arrivés trop tard... le trésor a été enlevé.

— Que voulez-vous dire, Pierre? répliqua l'abbé Duval avec un peu d'impatience; vous en êtes témoin vous-même, cet homme qui s'est enfui à notre approche ne portait aucun fardeau...

— Il avait déjà mis la cassette en lieu de sûreté; il revenait sans doute pour fermer la fosse et effacer toute trace de son travail.

— Mais qui vous fait penser...

— Le coffre était précisément à l'endroit où vous vous trouvez, à un pied et

demi au-dessous de sol... Vous voyez bien qu'il a disparu.

— Mais peut-être en creusant plus profondément.

Le fermier, au lieu de répondre, sauta dans la tranchée à son tour; puis frappant à droite et à gauche avec sa pioche, il montra que l'on avait atteint le tuf et qu'il n'était pas possible de creuser plus en avant. Cette démonstrtion muette acheva de convaincre le curé.

— Ainsi donc, murmura-t-il avec abattement, Dieu a permis ce vol sacrilége? Mais le voleur ne saurait être loin; il faut courir après lui, le rejoindre avant qu'il ait eu le temps de regagner sa demeure. Nous emploierons les prières, les

menaces, nous le déciderons peut-être à restituer le bien de l'église.

— Mais où trouver ce scélérat? Nous ignorons même s'il appartient au village de Saint-Clair.

— Ne soupçonnez vous personne, maître Fleuriot?

— Dieu me garde de porter sur mon prochain un jugement téméraire, dit le fermier avec réserve, ne m'interrogez pas je craindrais d'accuser un innocent.

Le bon curé partageait sans doute ce scrupule, car il réfléchit un moment avant d'arrêter ses soupçons sur aucun des habitants du village.

Pendant qu'il tenait les yeux tournés vers la terre, il aperçut un objet brillant

à ses pieds, il se baissa vivement pour le ramasser; c'était une paire de lunettes d'argent oubliée sans doute par le travailleur inconnu au moment de sa fuite précipitée.

— Connaissez-vous ceci? demanda l'abbé.

— Dame! monsieur le curé, vous savez aussi bien que moi sur quel nez vous avez vu récemment ces bésicles-là.

— Elles appartiennent au maître d'école Denis; lui seul, dans la commune en porte de pareilles.

— Le maître d'école Denis!.. c'est vous qui le dites, monsieur le curé, je ne vous influence pas... Eh bien! puisque vous avez découvert cela tout seul, je ne vous

cacherai pas non plus que cette bêche (et il montrait l'outil abandonné) a été prêtée par moi à Denis lui-même, il y a quelques jours, pour faire quelques travaux à son jardin..... je la reconnais parfaitement.

— Ainsi donc, c'est ce malheureux athée qui est le coupable?

—Je ne l'accuse pas ; remarquez, monsieur le curé, que je vous dis seulement ceci : cette bêche et ces lunettes étaient aujourd'hui encore en la possession de Denis.

— Eh ! n'est-ce pas assez pour prouver son crime? Mais comment a-t-il pu savoir.

— Hem! souvenez-vous que ce matin Denis était bien près de moi lorsque vous

avez prononcé les noms de la Butte-aux-Cailles et du sapin noir... Le maître d'école, je le sais, a eu de tous temps une arrière-pensée au sujet des anciens ornements de l'église de Saint-Clair; au commencement de la révolution il avait voulu s'en emparer, et il ne vous a jamais pardonné de les avoir soustraits à ses recherches. Jugez combien il a dû saisir avidement les paroles indiscrètes qui vous sont échappées ce matin en sa présence! Enfin, monsieur le curé, je n'affirme rien, je n'accuse pas Denis. Je vous dis seulement ce que je sais, c'est à vous de décider.

Jamais Fleuriot n'avait employé ces circonlocutions et ces réticences, qui, pour

être dans le caractère du pays, différaient tant de sa franchise ordinaire.

— Expliquez-vous clairement, Pierre! dit le curé avec impatience; à quoi bon tant d'indulgence pour un misérable? est-ce Denis, oui ou non, qui était là tout-à-l'heure occupé à creuser le sol?

— Oh! pour cela, oui, et, s'il faut en convenir, je l'ai reconnu au moment où il se jetait dans le bois.

— Alors, c'est Denis qui a commis le vol, il n'y a plus à en douter. Cependant, Fleuriot, cet homme, pour être envieux et avare, n'est pas, je l'espère, profondément corrompu; tâchons de le retrouver avant qu'il soit rentré chez lui, je lui parlerai et je parviendrai peut-être à lui faire

entendre raison. Qu'il consente à me restituer ce coffret, qu'il me montre en quel endroit il l'a déposé, et je ne lui adresserai jamais aucun reproche au sujet de son abominable tentative; je vous prierai vous-même de n'en parler jamais et de l'oublier... Mais ne perdons pas de temps.... il faut entrer dans la forêt, appeler de toutes nos forces!

— Non, non, monsieur le curé, ce serait peine inutile. Vous ne connaissez pas Denis; on n'obtiendrait rien de lui..... Quoiqu'il parle toujours des dieux païens, il ne croit ni au Christ ni à la bonne Vierge, et la vue d'un louis d'or lui ferait sortir les yeux de la tête.

— Eh bien! s'il est sourd à la voix de

la raison et de la justice, j'emploierai la rigueur pour l'obliger à restituer le trésor dont il s'est emparé. Le gouvernement nouveau, en accordant au clergé une existence légale, n'a pas voulu sans doute que le pauvre prêtre ne pût s'adresser à la justice; je poursuivrai judiciairement le maître d'école, je réclamerai devant les tribunaux...

— Réfléchissez donc, monsieur le curé; je connais aussi un peu la chicane, et je pense que la loi ne serait pas pour vous... Ce terrain n'appartient ni à vous ni à moi; le premier venu aurait pu s'emparer du coffre aussi bien que Denis; le propriétaire du sol ou la nation auraient eu seuls le droit d'en réclamer leur part.... Je

pourrais témoigner, il est vrai, que vous aviez déposé les ornements de l'église de Saint-Clair à la Butte-aux-Cailles; mais à quoi servirait mon témoignage? Ensuite, vous le savez, les témoins ne sont ni rares ni chers?

Le fermier parlait avec une telle vivacité que le curé le regarda avec étonnement.

SOUPÇONS.

IX

— Je croyais, maître Pierre, reprit le curé après une légère pause, que vous ressentiriez plus d'horreur pour ce sacrilége ; mais que me conseillez-vous ? Si Denis ré-

siste à mes prières, faudra-t-il laisser son crime impuni?

— Je n'excuse pas Denis, monsieur le curé; je ne l'accuse pas non plus... Mais enfin s'il n'y avait aucun moyen de recouvrer les vases sacrés de Saint-Clair, ne serait-il pas possible d'en substituer de moins précieux? Moi-même je contribuerais à cette dépense de tout ce que je possède en argent comptant; j'y joindrais le prix de deux superbes bœufs qui sont en ce moment dans mon étable, et même...

— Vous êtes un homme pieux et désintéressé, maître Pierre, dit le curé d'un ton attendri, vous méritez bien la prospérité dont Dieu vous comble. Votre géné-

rosité est d'autant plus louable, qu'après ce qui s'est passé hier, Denis est votre ennemi..... Mais vous n'avez pas compris le sentiment qui m'anime. Il ne s'agit plus de la valeur du trésor; qu'importe à Dieu que les vases employés à son culte soient de cuivre ou d'or ! Mais songez aux funestes résultats qu'aura la disparition de ces ornements. J'ai annoncé positivement qu'ils étaient en mon pouvoir et que je les représenterais quand le moment serait venu..... Si je manque à ma parole, tous mes paroissiens seront indignés; vous savez déjà combien ils sont prompts à mal juger leur pasteur ! Je ne crains rien pour moi, le ciel m'en est témoin ! Ni les persécutions ni la calomnie ne m'épouvante-

raient; mais je frémis en songeant au tort qu'un pareil scandale, donné par un ministre des autels, pourrait faire à la religion renaissante, dans cette paroisse déjà trop disposée à l'impiété! Il est des moments où la moindre circonstance devient un grand malheur quand il s'agit de la conversion des âmes et de l'édification du peuple!

Pendant que le prêtre parlait, Pierre Fleuriot baissait la tête d'un air de morne désespoir. Les hautes considérations que l'abbé Duval faisait valoir, considérations dont le fermier pouvait comprendre la solidité, brisèrent toute son énergie momentanée; il sembla s'affaisser sur lui-même et se couvrant le visage de sa large

main, il fit retentir un profond sanglot.

— Tu pleures, brave et généreux ami, dit l'abbé Duval avec tristesse; la vue d'un homme simple et bon tel que toi console de rencontrer tant de traîtres, de méchants, de sacriléges! Oh! il est bien coupable celui qui nous a mis dans cette triste situation; mais console-toi..... Dieu n'abandonne jamais ses serviteurs, et toi plus que personne, tu dois avoir confiance en lui.

Cette fois, le fermier se livra à un violent accès de douleur; il frappa convulsivement la terre du pied en disant d'une voix entrecoupée :

— Ne parlez pas ainsi, monsieur le curé,

ne m'accablez pas de vos éloges..... ils me font mal, ils me tuent..... il me semble que la terre va s'ouvrir sous mes pieds ou que le tonnerre va descendre du ciel pour m'anéantir... Non, non, je suis un coquin, un misérable, je ne mérite pas votre pitié... je suis damné!

Le curé, ne sachant à quoi attribuer ce profond égarement, allait presser Fleuriot de questions, lorsqu'un bruit sourd, suivi aussitôt de faibles gémissements se fit entendre à quelque distance, puis on appela au secours d'une voix déchirante.

Les deux interlocuteurs tressaillirent.

— C'est la voix de Denis! dit le curé avec

vivacité, courons vite; il lui est peut-être arrivé quelque malheur...

Il se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit, et Fleuriot le suivit machinalement. Arrivés sur la lisière de la forêt, ils aperçurent un homme couché sur le revers d'un fossé, dans l'impuissance apparente de se relever; à la voix aussi bien qu'à l'extérieur ils reconnurent le maître d'école Denis.

— Malheureux! s'écria le curé en courant à lui, qu'avez-vous? Que faites-vous ici?

— Je me suis perdu dans l'obscurité, répondit le magister avec un gémissement; et puis j'ai toujours eu peur du tonnerre et des éclairs... en voulant sauter ce fossé,

je suis tombé et je crois que j'ai une jambe cassée!

— Serait-il possible? en ce cas, Denis, c'est une punition de Dieu pour le vol dont vous vous êtes rendu coupable!

— La pensée m'en est déjà venue! Si je le croyais!..... Il est donc vrai qu'il y a un Dieu qui punit les mauvaises actions?

Un éclair éblouissant et un violent coup de tonnerre furent comme la réponse du ciel à cette question impie.

— Miséricorde! s'écria le blessé en se signant comme malgré lui, Dieu est-il vraiment irrité contre moi parce que je me

suis emparé de cette malheureuse cassette ?

— Vous l'avouez donc ? demanda l'abbé Duval.

— Je ne puis le nier... mais, par pitié, aidez-moi à me relever... il me semble que je vais mourir ici.

En entendant l'aveu si précis du maître d'école, Fleuriot ne put retenir un mouvement de surprise.

LE COUP DE TONNERRE.

X.

Maître Denis, malgré ses frayeurs et ses contorsions, n'était pas blessé grièvement; le curé s'assura qu'il n'avait aucune fracture au pied, mais seulement une entorse dont les suites ne devaient pas être gra-

ves. Cette certitude ne contribua pas peu à rendre quelque énergie et quelque courage au malencontreux magister, fort douillet pour sa personne et surtout fort ami de la vie.

— Vous croyez donc que le mal n'est pas dangereux? demanda-t-il d'un ton déjà plus ferme; en vérité, j'ai cru un moment que l'os était rompu... mais comment faire? je sens toujours une horrible douleur, et je ne saurais marcher..... De grâce, mes bons amis, ne m'abandonnez pas; l'orage approche, et si j'étais obligé de passer la nuit ici, je mourrais de peur aussi bien que de mon mal.

— Comment faire? dit l'abbé Duval, nous sommes très-fatigués, nous ne pour-

rions vous porter jusqu'au village, et, à moins que nous n'allions chercher des secours à Saint-Clair...

— Ne me laissez pas seul ! s'écria Denis avec effroi; ce tonnerre..... ces vases sacrés... j'ai des idées sinistres ! je crois que j'ai eu tort de vivre comme j'ai vécu et de penser comme j'ai pensé.

— C'est là peut-être le commencement de votre conversion; Dieu emploie toutes sortes de voies pour ramener le pécheur !.. Mais essayez si vous pourrez vous soutenir en vous appuyant sur maître Fleuriot et sur moi; nous vous conduirons ainsi chez vous.

Denis, avec toutes sortes de *ouf* ! et de

holà ! se prêta à l'expérience désirée ; il se trouva, à son grand étonnement, qu'il se tenait aisément debout, et qu'il pourrait, avec l'aide de ses compagnons, gagner le village de Saint-Clair. Cette certitude le regaillardit encore ; il commença à recouvrer sa raison, que la crainte de la mort et des idées superstitieuses avait altérée un moment. Fleuriot, en lui rendant les lunettes trouvées dans la fosse du trésor, acheva de le calmer.

— Maudites lunettes ! dit le maître d'école en installant les besicles à leur poste ordinaire ; ce sont elles qui sont cause de tout le mal.... elles sont tombées au moment où votre arrivée m'a fait fuir, et, privé de leur secours, je ne savais plus

comment me diriger dans la forêt. J'ignorais où j'étais, et probablement je tournais toujours sur moi-même, lorsque j'ai entendu le bruit de vos voix dans le lointain; j'ai voulu aller vous joindre, mais je marchais à tâtons, et je n'ai pu voir le fossé où je suis tombé... mais ne restons pas ici davantage; fermera cette tranchée qui voudra; le temps nous presse... Marchons, donc, messieurs, car je ne pourrai aller bien vite.

Et il voulut se mettre en marche; le curé resta immobile.

— Monsieur Denis, dit-il, vous ne nous avez pas montré où vous avez déposé le coffret contenant le trésor de l'église.

— Le trésor ! Ah ! oui, répliqua Denis d'un ton évasif, je... je ne l'ai pas.

— Pas de faux-fuyants ! Avez-vous déjà oublié la promesse que vous venez de me faire ici, tout-à-l'heure ? Où avez-vous caché ces précieux objets sur lesquels vous n'aviez aucun droit ?

— Je vous le dirai plus tard..... mais.....

— De suite... à l'instant !

— Allons ! vous seriez capables de me laisser ici exposé à l'orage... Eh bien, s'il faut l'avouer, le coffret est déjà sans doute à Saint-Clair. Mon fils Antoine, qui m'avait aidé à déblayer le sol, s'en est chargé ; comme il devait marcher plus lentement que moi à cause de son fardeau, j'ai

cru avoir le temps de fermer la fosse avant votre arrivée. J'ai donc envoyé Antoine en avant, et le gaillard, qui est robuste comme un Spartiate, a sans doute déjà déposé le coffret en lieu convenable..... Il est si obéissant et si respectueux!.... Mais, partons, je vous en supplie, partons..... Nous ne serons pas à Saint-Clair avant minuit.

L'abbé Duval n'avait aucune raison de suspecter de mensonge le récit fait par Denis; il se souvenait de ces pas lourds et furtifs qu'il avait entendus derrière une haie peu d'instants auparavant, et il ne doutait pas que ce ne fût Antoine qui avait passé si près d'eux avec le coffre contenant les vases sacrés.

On s'avança d'abord en silence ; Fleuriot semblait tout abasourdi de ce qui arrivait ; sans pensée, sans réflexion, il s'abandonnait au cours des événements, qu'il n'avait plus le pouvoir de maitriser. Le curé était pensif, et Denis, prévoyant qu'on allait lui demander des explications catégoriques sur un sujet épineux, affectait de grandes souffrances ; à chaque pas, il poussait une exclamation de douleur. L'abbé Duval, soit qu'il ne fût pas dupe de ce manége, soit qu'il fût trop vivement préoccupé pour s'en apercevoir, reprit bientôt d'un ton sévère :

— Ainsi donc, monsieur Denis, pour compléter sans doute cette éducation dont vous étiez si fier, vous avez forcé aujour-

d'hui votre fils à être le complice d'un vol sacrilége?

— Allons donc! l'enfant m'a obéi sans demander d'explications; il s'est montré docile et zélé comme à l'ordinaire. Il s'était rendu coupable ce matin d'une petite escapade, mais je la lui ai pardonnée en faveur de son ardeur au travail; vraiment, sans lui je ne serais jamais parvenu à creuser cette énorme fosse en si peu de temps.

— Ainsi vous avez abusé de la faiblesse d'esprit de ce jeune homme...

— Écoutez donc, citoyen, il s'agit de s'entendre et de voir la chose du bon côté, reprit le maître d'école d'un ton différent en faisant trève à ses jérémiades; je vous demande un peu quel mal il y a de s'em-

parer d'une caisse remplie d'or et d'argent, enfouie dans un endroit désert et n'appartenant à personne? car enfin ce trésor n'est pas plus à vous qu'à moi; il appartient de droit à la personne qui le trouve la première..... Je soutiendrais la cause devant la justice, moi... D'ailleurs, comment prouver qu'il est en ma possession si je veux nier? Personne ne me l'a vu prendre, et vous auriez beau dire.....

— Malheureux! ne craignez-vous pas que ma première démarche en arrivant à Saint-Clair ne soit d'aller porter plainte à l'autorité et de faire faire chez vous des perquisitions?

— L'autorité! répliqua le maître d'école en haussant les épaules; Gros-Jean,

le maire de Beaussaye, est mon meilleur ami, allez lui dire du mal de moi... Je suis moi-même conseiller municipal de la commune, et je remplis les fonctions de maire à Saint-Clair; je recevrai votre plainte... D'ailleurs, continua-t-il avec un sourire narquois, croyez-vous bonnement que je serais assez niais pour laisser le coffre chez moi? Si je ne me trompe, il est déjà hors de portée de toute atteinte, et sera bien fin qui mettra la main dessus!

— Misérable! s'écria l'abbé Duval avec un inexprimable dégoût en dégageant son bras, si vous ne craignez pas la punition des hommes, craignez au moins la punition de Dieu!

Fleuriot imita machinalement les mou-

vements de son maître, et le cynique Denis resta sans appui au milieu de la campagne. Cet abandon n'avait rien de calculé, mais provenait seulement de l'horreur inspirée par cette mauvaise foi insigne. Or l'orage devenait de plus en plus imminent : les nuages s'amoncelaient au zénith, et le tonnerre faisait entendre des grondements de plus en plus rapprochés; les éclairs, quoique rares encore, étaient éblouissants. Une espèce de frémissement sortait du feuillage des arbres comme s'ils eussent été agités par un souffle insensible.

Denis se repentit de s'être exprimé trop clairement, en voyant ses compagnons s'éloigner de lui.

— Eh bien ! est-ce que vous me laissez

là? dit-il en gémissant. Voyez comme je boite... Mon pauvre pied est déjà tout enflé... J'ai besoin des plus prompts secours!

— Je ne puis prendre sur moi de me tenir près de vous et de toucher votre main, répondit le curé avec un dégoût nullement affecté, et je suis sûr que Fleuriot partage ce sentiment avec moi! Mettez-vous à l'abri sous un arbre..... nous vous enverrons des secours dès que nous serons arrivés au village.

— Vous ne parlez pas sérieusement; ce serait de l'inhumanité, cela! Ma blessure pourrait s'envenimer si je restais exposé à la pluie. D'ailleurs, je mourrais de peur rien que de me trouver seul au milieu de la nuit et d'entendre ces violents coups de

tonnerre ! J'ai toujours eu peur du tonnerre, moi !... c'est une faiblesse que je ne puis surmonter... Les plus grands hommes de l'antiquité ont eu des faiblesses de ce genre; on a beau être philosophe, on n'est pas maître de ces impressions-là. Voyons, mes amis, vous qui êtes de bons chrétiens, ne m'abandonnez pas ainsi ; ce serait lâche, ce serait cruel... Voici l'orage qui commence tout de bon...

— Et qui sait, dit le prêtre avec un geste majestueux et un ton imposant, si Dieu ne va pas lancer sa foudre sur le profanateur des choses saintes, sur le pécheur endurci qui se complaît dans son impénitence !... le voisinage du méchant est toujours dangereux.

Pendant qu'il parlait encore, le ciel sembla s'entr'ouvrir; des abîmes de feu se creusèrent dans la profondeur des nuages. Au même instant une détonation, une seule, mais semblable à l'explosion simultanée de cent pièces d'artillerie, retentit dans les airs; un globe de flamme venait de s'abattre sur un chêne, à vingt pas des interlocuteurs, et l'arbre en éclatant s'alluma comme un gigantesque flambleau.

Denis tomba le visage contre terre et poussa un cri déchirant. Ses deux compagnons se signèrent; le curé lui-même, en voyant le maître d'école renversé, crut un moment que la foudre, docile à sa voix, avait frappé l'impie.

PERFIDIE.

XI

Aussitôt après cet effrayant phénomène, la nature sembla retomber dans sa stupeur; un silence morne et une obscurité profonde s'étaient rétablis; cependant,

l'arbre frappé par la foudre brûlait encore au milieu des ténèbres.

Le curé s'avança pour secourir le maître d'école.

— N'êtes-vous point blessé? demanda-t-il avec intérêt.

— Je crois que non, répliqua Denis d'un ton piteux en faisant un effort pour se relever; mais, sur mon âme! j'ai cru que c'en était fait de moi... Quel coup! et quelle horrible odeur de soufre!

— Denis, songez-y; c'était peut-être un avertissement de Dieu!

— Un avertissement! vous m'avez dit aussi que cette chute, où j'ai pensé me casser la jambe, était un avertissement... En vérité, si la chose était possible, toutes

mes idées de science et de philosophie seraient renversées!... cependant, voilà deux accidents qui m'arrivent depuis que j'ai découvert ce trésor. C'est bizarre!

— Dieu envoya neuf plaies aux Égyptiens avant que son ange exterminateur frappât de mort leurs premiers nés!

— Si je devais recevoir neuf avertissements avant une punition réelle, j'aurais encore de la marge, répliqua le maître d'école retombant déjà dans son scepticisme habituel; mais ces retards nous font perdre un temps précieux..... Voyons, aidez-moi un peu l'un et l'autre, et tout en marchant, nous causerons..... Je ne demande pas mieux que de m'entendre avec

vous; je ne veux que des choses justes, et le ciel n'aura pas motif d'être irrité contre moi!

Le curé et Fleuriot ne résistèrent plus à ses instances; ils le prirent chacun par un bras, et on se remit en marche vers le village.

— Eh bien! Denis, demanda bientôt l'abbé Duval au maître d'école qui semblait réfléchir, êtes-vous décidé à restituer les vases sacrés dont vous vous êtes emparé par une ruse indigne?

— Restituer! répéta le magister en cherchant peut-être à gagner du temps, on ne *restitue* pas ce qu'on a trouvé et ce qui n'appartient à personne... Néanmoins, je serai accommodant et je me montrerai

reconnaissant des services que vous m'avez rendus ce soir. Par le fait, je suis en possession de cette belle orfévrerie, et il serait mal aisé de la retirer de mes mains; cependant, pour le bien de la... de la religion, par faveur pour vous et aussi pour être agréable à mon ancien ami, maître Fleuriot, je vous proposerai de tout vous rendre, à une condition.

— Quelle condition?

— Nous ferons peser et estimer les bijoux contenus dans le coffre et vous me paierez la moitié de leur valeur en espèces sonnantes.... hein! j'espère que je ne suis pas juif! De plus, je vous donnerai du temps pour le paiement si maître Fleuriot veut le garantir par sa signature.

— Homme rapace ! dit le curé avec mépris ; mais vous ne m'amènerez pas à compter avec votre iniquité... Vous avez volé le bien de l'église ; il faut le restituer intégralement ou porter la peine de votre crime devant les hommes et surtout devant Dieu.

— Eh bien, alors...

Un nouveau coup de tonnerre fit baisser la tête et courber les épaules au poltron magister. Quand le majestueux grondement eut cessé, il reprit d'une voix mal affermie.

— Je rabattrai encore de mes prétentions et j'exigerai une part bien inférieure à celle que la loi m'accorderait en justice: mais je suis citoyen d'une république et il

ne convient pas de montrer un amour immodéré des richesses ! Promettez-moi de me remettre une somme équivalante au tiers de la valeur totale du trésor, et je vous abandonnerai mes droits sur lui..... En vérité, ajouta-t-il d'un ton plaintif, vous abusez de ma cruelle situation et de ma faiblesse !

Le curé garda le silence, comme s'il hésitait. Cette fois il était tenté de mettre fin, pour une somme modique, aux obstacles qu'il éprouvait à rentrer en possession des vases sacrés.

— Que pensez-vous de cette proposition maître Fleuriot ! demanda-t-il.

Le fermier, depuis longtemps, ne prenaitqu'une part absolument passive aux

événements et à la conversation ; l'interpellation de l'abbé le fit tressaillir.

— Pas de marché avec lui, monsieur le curé ! dit-il d'une voix sourde ; ne contractez aucun engagement, croyez-moi ! Denis ne vous rendrait pas ce que vous cherchez... Il ne peut pas vous le rendre ! ne vous inquiétez ni de ses promesses ni de ses menaces.

Denis ne fut pas fâché d'entendre repousser une proposition qu'il regrettait déjà. D'ailleurs, ses frayeurs étaient sur le point de cesser tout-à-fait. Deux ou trois lumières brillant à quelque distance lui annonçaient le voisinage de Saint-Clair. D'un autre côté, l'orage, avant même d'avoir exercé toutes ses fureurs, semblait

devoir se calmer; les éclairs devenaient moins vifs, le tonnerre ne retentissait plus qu'à longs intervalles ; quelques gouttes de pluie larges et rares commençaient, il est vrai, à tomber, mais il était évident maintenant que cette tempête, annoncée depuis le matin par des signes si menaçants, réservait pour d'autres contrées ses éclats de foudre, sa grêle et ses torrents de pluie.

Aussi le maître d'école revenait-il peu à peu à son caractère habituel en voyant cesser les causes qui l'avaient modifié un moment. Il gardait un silence hypocrite, ne voulant pas irriter ses compagnons tant qu'il aurait besoin d'eux, soit pour soutenir sa marche, soit pour calmer ses craintes pusillanimes.

Enfin on entra dans le village ; une fenêtre de la maison du magister était éclairée.

— On m'attend, murmura-t-il avec une indicible satisfaction ; je vais enfin me reposer de tant de fatigues et de souffrances..... Antoine est déjà rentré sans doute ; il a exécuté mes ordres..... Tout va bien !

En exprimant ces réflexions sans s'inquiéter d'être entendu, il fit quelques efforts pour accélérer sa marche ; mais l'abbé Duval l'arrêta à quelques pas de la maison.

— Denis, dit-il d'une voix grave, encore une fois, réfléchissez..... vous avez

commis déjà une grande faute en vous emparant d'un dépôt dont vous connaissiez le caractère sacré; mais tout peut encore se réparer... Mettez-moi en possession des objets appartenant à l'église de Saint-Clair, et je vous promets que le plus profond secret couvrira votre mauvaise action.

— Je ne puis pas, citoyen, j'ai un fils, et je me dois à ses intérêts, répliqua Denis en se traînant vers son logis. Je suis propriétaire de ces objets par droit de conquête, si vous voulez, mais ce droit en vaut bien un autre.

Et il grimaça un sourire en posant la main sur le loquet de fer de la porte.

— Songez que je vais vous intenter un procès criminel... lors même que vous le gagneriez, votre considération serait perdue, vos écoliers vous seraient retirés, on vous montrerait au doigt dans le village.

— Bah ! quand on est riche... et vertueux...

— Eh bien ! dit le curé avec effort, si je consentais à vous payer cette indemnité que vous exigez...

— Il est trop tard, mon pauvre citoyen, répliqua Denis en ouvrant la porte de sa maison, le quart-d'heure de faiblesse est passé... je tiens à mes droits ! merci pour vos bons soins... Mais me voici en sûreté dans ma demeure, l'orage s'est éloigné et

ne reviendra pas, le coffre est en lieu sûr. Maintenant nous pouvons plaider!

Il rentra chez lui et disparut en ricanant.

LES DEUX AMOUREUX.

XII

L'abbé Duval et Fleuriot restèrent un moment immobiles au milieu de la voie publique dans une obscurité profonde. Le bon curé s'abandonnait à une douleur

longtemps contenue ; des larmes roulaient sur ses joues vénérables.

— Voilà les hommes de la campagne tels que les a faits le siècle! dit-il avec amertume : philosophes et superstitieux, orgueilleux et pusillanimes, avares et sans cœur... Mais quel parti prendre, mon Dieu, comment échapper à un terrible scandale? comment prouver maintenant aux gens de ce pays que les vases sacrés de la paroisse sont en la possession de Denis et qu'il ne veut pas les rendre? Son fils parlera, il est vrai; mais invoquer le témoignage de son fils... Et moi, me voici donc en lutte ouverte avec mes paroissiens! Je voulais éviter à tout prix ces conflits si opposés à ma mission de paix et

de concorde !... Oh ! pourquoi ne suis-je pas mort en prison ou en exil !

— Allons, allons, ne vous tourmentez pas, dit le fermier, qui semblait depuis quelques instants respirer plus à l'aise, Denis n'est pas difficile à mâter ; tout cela s'arrangera maintenant que nous avons du temps à nous.

— Du temps à nous? comment l'entendez-vous? jamais les circonstances n'ont été aussi critiques et aussi pressantes.

— C'est vrai, j'oubliais..... Eh bien, monsieur le curé, ça ne remédie à rien de rester là devant la maison de ce coquin ! retournons à la ferme, car vraiment la journée a été bien pénible pour vous, et vous devez avoir grand besoin de repos...

Quant au maître d'école, ne vous inquiétez pas de lui... Il sera puni de ses mauvaises intentions, c'est moi qui vous l'assure, il en sera puni avant longtemps.

— Le méchant est puni par le remords, dit le curé en soupirant; mais cet homme est bien coupable.

Pendant la marche, Fleuriot prodiguait à son hôte des consolations banales avec une volubilité extraordinaire; par contraste, le curé devenait de plus en plus sombre et abattu.

Bientôt ils arrivèrent à la ferme, où leur présence mit tout en rumeur; les chiens aboyaient, les bestiaux beuglaient dans leurs étables. A ce bruit, la porte de

la maison s'ouvrit, et la vieille Catherine parut sur le seuil une lampe à la main.

— Ce sont eux, s'écria-t-elle avec joie; bonsoir, monsieur le curé; bonsoir, maître Fleuriot; d'où venez-vous donc? pourquoi rentrez-vous si tard quand on a une bonne nouvelle à vous apprendre?

— Une bonne nouvelle, ma chère, dit le curé en souriant avec tristesse, je n'y crois plus.

— Et moi je m'en défie, dit Fleuriot; mais voyons, maîtresse Catherine, de quoi s'agit-il? Il ne faut pas nous faire languir.

Ils entrèrent dans la salle commune ou cuisine de la ferme. La petite Jeannette, radieuse comme la gouvernante, était là

occupée à faire de la dentelle au coin du feu. Une autre personne debout à l'extrémité de la salle se tenait dans l'ombre, en sorte que les arrivants ne l'aperçurent pas. D'ailleurs Catherine ne fit que traverser cette salle; elle se dirigea vers une autre pièce de plain-pied avec la première qui servait de chambre à Fleuriot.

— Par ici, messieurs, s'écria-t-elle en ouvrant la porte, nous avons ici quelque chose qui ne pouvait rester dans la cuisine... On ne saurait avoir trop de respect pour de semblables objets.

En même temps, élevant sa lampe, elle montra sur une table en noyer fort propre qui ornait la chambre un grand cof-

fre de chêne, cerclé en fer et couvert d'une épaisse couche de terre.

— Voici ce que vous avez tant cherché, reprit-elle avec orgueil; monsieur le curé, maître Fleuriot, ce sont les vases sacrés de l'église de Saint-Clair.

L'abbé Duval poussa un cri perçant et tomba à genoux.

— Merci, merci, mon Dieu, s'écria-il; que votre saint nom soit béni!

Fleuriot, au contraire, devint horriblement pâle et chancela comme s'il eût reçu un coup de massue sur le front.

L'abbé Duval, après avoir adressé à Dieu de rapides actions de grâce, s'approcha de la précieuse caisse déposée sur la table. Il ne pouvait se lasser de la regar-

der, de la toucher; il en admirait la parfaite conservation, les solides fermetures.

— Le voilà donc, s'écria-t-il avec un accent d'enthousiasme, ce trésor que je croyais perdu et profané! nous avons donc pu le soustraire aux entreprises des impies!... Ces vases consacrés vont de nouveau parer l'autel, rehausser les splendeurs du culte divin; ils sont purs de toute souillure, et le vœu de leurs pieux donateurs n'a pas été trompé. Voyez-vous, Pierre, ajouta-t-il en s'adressant au fermier, tout ce qui a rapport à cette conservation miraculeuse doit être sanctifié! L'anniversaire de ce jour sera désormais une fête pour les fidèles de Saint-Clair; ce coffre lui-même, ce simple assemblage

de bois et de fer, je le ferai déposer dans l'église ; on le conservera avec autant de respect qu'une châsse d'or contenant le corps d'un bienheureux !

Fleuriot, appuyé contre un meuble, les yeux baissés, ne semblait pas partager cette joie expansive. Tout-à-coup l'abbé Duval interrompit ses transports.

— Je n'ai pas encore remercié l'auteur de cette heureuse restitution, reprit-il en se tournant vers un petit groupe de personnes entrées derrière lui. Où est-il ? Pourquoi se cache-t-il ? Oh ! qu'il approche s'il fait cas de la bénédiction d'un humble serviteur de Dieu !

— Le voici ! s'écria la petite Jeannette avec empressement en désignant quel-

qu'un caché dans l'ombre : c'est Antoine Denis... Il a eu là une tâche bien rude, à preuve qu'il était tout en nage en arrivant..... ses pauvres mains sont couvertes d'ampoules et de meurtrissures.

Antoine Denis s'avança d'un air de naïf orgueil.

— Oui, oui, c'est moi, monsieur le curé; je savais bien que vous seriez content de ravoir ce coffre, et cette certitude me donnait du courage..... C'était d'un lourd ! plus de vingt fois j'ai cru que je ne pourrais venir à bout de l'apporter jusqu'ici !

— Tu es un brave jeune homme ! tu es un noble cœur ! s'écria le curé avec chaleur, et Dieu te récompensera !

En même temps il serra Antoine contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion. L'écolier se montra tout fier et tout attendri de ces caresses.

— Eh bien, Jeannette! cria-t-il d'une voie émue, quand je vous disais! M. le curé nous mariera tant que nous voudrons!

Le nom de Jeannette, jeté au milieu de ces préoccupations religieuses, rappela sans doute à l'abbé Duval les circonstances qui avaient amené la restitution.

— Maintenant, mon enfant, reprit-il d'un ton plus calme, je vous ai donné les éloges dus à votre piété et à votre courage; il me reste à savoir si je n'aurais pas aussi quelques reproches à vous adres-

ser. Vous avez irrité votre père contre vous.

— Dame! monsieur le curé, certainement papa Denis ne sera pas content que j'aie apporté cette caisse à la ferme de Fleuriot au lieu de la cacher dans les roseaux de la grande mare, comme il me l'avait recommandé... Il va vouloir jouer des mains, c'est sûr !

— Je n'ose vous dire que vous avez eu tort de lui désobéir... il vous ordonnait une chose injuste et coupable... Cependant, mon ami, expliquez-moi comment vous vous y êtes pris pour pouvoir disposer de ces importants objets.

— La chose est toute simple, monsieur le curé. Ce matin je vous avais entendu

parler de la Butte-aux-Cailles, et je me doutais que c'était là qu'était caché le trésor de l'église; or, mon père vous avait entendu comme moi, et ça lui a donné l'idée de vous jouer un mauvais tour. Quand nous sommes revenus à la maison, je pensais que papa Denis, malgré ses airs doucereux, allait vouloir me battre, parce que le matin je m'étais sauvé de la chambre où il m'avait enfermé, et aussi parce que j'avais eu l'air de vouloir vous défendre là-bas sur la place; je m'attendais donc à une bourrasque, mais je m'étais trompé. Mon père me fit d'abord un long sermon sur toutes sortes de choses, puis il me pria bien doucement de l'accompagner jusqu'à la Butte-aux-Cailles, me promettant, si je

voulais lui obéir ponctuellement, que je serais heureux le reste de mes jours... Je compris de suite de quoi il s'agissait. Papa Denis n'était pas assez fort pour creuser seul la fosse et pour transporter le coffre au village ; mais il ne voulait se fier qu'à moi, car tout autre associé eût exigé peut-être une part du trésor. Je suis fort et vigoureux, et, pour tout ce qui n'a pas rapport à Jeannette, je lui obéis aveuglement, voilà pourquoi il cherchait tant à m'amadouer. J'acceptai, espérant trouver une occasion de faire manquer son projet, car je n'ignorais pas quel prix vous attachiez à la possession de ces joyaux. Nous prîmes donc des outils, et nous nous rendîmes à la Butte-aux-Cailles, où nous eûmes

une pénible besogne, je vous assure.

— Je sais, dit le curé en souriant; vous avez exécuté un travail de géant.

— C'est que mon père me pressait; et puis nous n'étions pas bien sûrs de l'endroit; d'un autre côté, vous pouviez d'un moment à l'autre venir nous surprendre avec maître Fleuriot; nous n'avions pas de temps à perdre. Tout en travaillant, j'étais un peu inquiet, je l'avoue, de savoir comment je parviendrais à soustraire le trésor à l'avidité du père Denis et à le remettre entre vos mains... Heureusement le moyen que je cherchais se présenta tout seul. Papa me chargea d'aller en avant avec le coffre pendant qu'il s'occuperait de fermer la fosse, en m'annonçant qu'il

allait me rejoindre au bout d'un instant. Je ne me fis pas prier et j'eus bien soin de choisir les chemins les plus détournés afin qu'il ne me retrouvât pas... Une fois, j'ai passé tout près de vous, et j'ai été sur le point de vous parler; mais mon père pouvait survenir, et Dieu sait ce qu'il serait arrivé s'il nous eût trouvés ensemble. J'ai donc continué ma route en toute hâte, malgré le fardeau qui m'écrasait, et je suis venu directement ici. Jeannette et maîtresse Catherine m'ont retenu, afin, disaient-elles, que vous pussiez me remercier ! J'étais si heureux de me trouver près de Jeannette... je suis resté.

— Bien, bien, je comprends, dit le curé en souriant, et cette visite n'est pas la

moins douce récompense de votre bonne action... Vous avez montré, j'en conviens, dans cette affaire, plus de finesse que je n'en attendais de vous... mais n'êtes-vous pas effrayé de la colère de votre père quand il saura la vérité?

— Que peut-il faire? me battre? j'y suis habitué... ses gros yeux et sa férule ne m'épouvantent plus... Ah! si je voulais me servir de ma force...

— Paix! jeune homme! interrompit l'abbé Duval avec sévérité, la colère d'un père est toujours un grand malheur pour un fils respectueux... Le pauvre enfant! continua-t-il comme à lui-même, ne sait pas distinguer le père de l'instituteur, et il accuse l'un des fautes de l'autre!... Cepen-

dant, Antoine, reprit-il en s'adressant à l'écolier, il faut vous armer de résignation. Je sais quelle importance Denis attache à la possession de ce trésor ; peut-être se portera-t-il contre vous à des excès que vous devrez excuser !

— Eh bien ! monsieur le curé, on le laissera faire, quoiqu'il soit bien cruel de se voir molesté quand on est citoyen libre et Français.

— Et puis, dit la petite Jeannette en pleurnichant, le maître d'école va garder rancune à monsieur le curé, à mon oncle, à vous, à tout le monde, et il ne voudra plus que vous m'épousiez !

— Le croyez-vous, monsieur le curé? demanda Antoine d'un ton piteux.

— Ce n'est que trop probable, mon pauvre garçon; pour longtemps, sinon pour toujours, il s'opposera à votre mariage avec la nièce de son ennemi.

— Il ne m'empêchera pas de l'aimer, du moins! s'écria Antoine en fondant en larmes comme Jeannette elle-même.

L'abbé Duval était touché plus qu'il ne voulait le montrer de cette naïve douleur.

— Allons! allons! ne vous désolez pas, mes mignons, dit la gouvernante d'un ton encourageant; les choses pourront mieux tourner... Monsieur le curé, s'il le veut, parviendra bien à rapatrier ensemble Denis et Fleuriot; je vous promets qu'il le voudra... il est si bon!

— Ne vous exagérez pas mon crédit,

Catherine ; ne leurrez pas ces enfants d'une espérance vaine peut-être. Le temps est passé où j'exerçais une autorité patriarcale mais absolue dans ce paisible village. Les hommes du caractère de Denis sont surtout difficiles à manier pour un humble prêtre... Je n'ose rien promettre ; néanmoins, ne désespérons pas de la bonté du Dieu qui tient les cœurs dans sa main !

AVEU ET REPENTIR.

XIII

Malgré le vif intérêt que lui inspiraient ses protégés, l'abbé Duval revenait toujours à ce cher coffret dont il avait tant déploré la perte; il le dévorait des yeux, il ne pouvait en distraire sa pensée.

— Vous ne l'avez pas ouvert? demanda-t-il à Antoine; mais je ne dois pas louer Denis de cette retenue, car sans doute elle n'était pas volontaire.

— Vous pouvez le croire, monsieur le curé, répliqua le jeune homme en s'essuyant les yeux; le coffre est solide, et comme il n'a pas de clef, il eût fallu le briser, ce que nous n'avions ni le temps ni les moyens de faire... mais papa en connaissait parfaitement le contenu, allez; car pendant que je travaillais, il m'énumérait, pour me donner de l'ardeur, tous les objets précieux qu'il renferme, le calice d'or, les burettes d'argent, et...

— Il avait des renseignements bien précis, dit le prêtre avec amertume; heu

reusement ce coffre ferme par un secret que Fleuriot et moi nous connaissons seuls... Mais il est déjà tard; il faut vous retirer, Antoine, et je vous recommande encore une fois la patience et la résignation envers votre père.

— Eh bien, monsieur le curé, je me résignerai, puisque vous le voulez. Je ne sais comment cela se fait, mais un simple mot de votre bouche produit plus d'effet sur moi que les plus beaux discours ou que les menaces de mon père.

— Mon autorité relève de plus haut encore que la sienne! dit le prêtre avec gravité; je suis charmé, mon brave garçon, de vous voir si raisonnable. Eh bien, puisque vous êtes disposé à suivre docilement

mes avis, il faut que vous me fassiez encore une promesse.

— Laquelle, monsieur le curé?

— C'est que vous ne chercherez pas à revoir Jeannette avant d'en avoir reçu la permission de votre père..... c'est que vous n'essaierez pas même de lui parler à travers la haie du jardin... Je sais que de pareilles clôtures ne sont pas des obstacles sérieux pour vous.

— Ne plus revoir Jeannette, je ne pourrai jamais... c'est impossible!

— Il le faut cependant, si vous voulez que je m'occupe de votre sort à tous deux... Eh bien, Jeannette? si Antoine refuse, ne pourrez-vous prendre l'engagement de

l'éviter, vous qui êtes une fille honnête et sage?

— Ah! monsieur le curé, c'est bien dur! dit la pauvre petite en sanglottant; mais puisque vous l'exigez...

— Allons! j'obéirai aussi, dit Antoine avec un effort de courage; je serai homme, et je ferai ce qu'ordonnera M. le curé.

— Pauvres enfants! reprit l'abbé Duval d'un air affectueux, Dieu vous récompensera de ce sacrifice... Mais embrassez-vous une dernière fois et dites-vous adieu... vous ne vous reverrez maintenant qu'avec l'assentiment de vos parents, quand la bénédiction nuptiale pourra sanctifier votre attachement mutuel.

Les jeune gens obéirent à cette autorité qui les dominait par sa simple grandeur, et l'abbé les congédia, en recommandant à Catherine de renvoyer sur-le-champ le jeune Denis, des adieux plus longs ne pouvant qu'affaiblir leur détermination. La bonne femme promit d'obéir, mais nous ne saurions affirmer qu'elle ne leur accorda pas quelques minutes de grâce, car elle était bien émue elle-même et elle semblait éprouver une vive sympathie pour leurs chagrins.

Resté seul avec Fleuriot, l'abbé Duval ferma la porte avec soin, puis, s'emparant de la lampe, il revint vers le coffret. Le fermier, pendant la scène précédente, avait conservé son attitude sombre et

muette, comme s'il eût été étranger à ce qui se passait; maintenant il suivait des yeux tous les mouvements du prêtre avec une anxiété visible.

— Qu'allez-vous faire, monsieur le curé? demanda-t-il d'une voix étranglée; il serait temps de prendre un peu de repos.

— Du repos! quand je puis enfin contempler ces pieux trésors conservés par un miracle, quand je puis me prosterner devant ces saints ornements ravis pendant tant d'années à la vénération des fidèles!... Oh! non non, je ne sens plus la fatigue, tant mon cœur est rempli d'allégresse!

Tout en parlant il cherchait à faire jouer les ressorts qui fermaient le coffre; mais les ferrures, rouillées par un long séjour dans

la terre humide, n'obéissaient pas à la pression de ses doigts.

Fleuriot ne parut pas songer à lui venir en aide; un changement étrange s'était opéré dans toute la personne du fermier. Sa taille s'était voûtée tout-à-coup, et un tremblement convulsif agitait ses membres; son visage livide était sillonné de rides profondes; de larges gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes; ses yeux, fixés sur l'abbé Duval, brillaient dans l'ombre comme deux charbons ardents; on eût dit d'une personnification du remords et de la terreur. La belle et vénérable figure du vieux prêtre encadrée de cheveux blancs, empreinte d'une joie pure, d'un enthou-

siasme sublime, semblait rayonner au contraire d'une céleste béatitude.

Enfin le ressort céda et la caisse s'ouvrit. L'abbé Duval y jeta un regard avide; mais aussitôt une pâleur mortelle se répandit sur ses traits si animés et si beaux un moment auparavant. Puis, comme s'il n'eût pu en croire ses yeux, il plongea la main dans l'intérieur du coffre... Il ne contenait que des pierres et du sable!

Le prêtre ne poussa pas un cri; il se retourna lentement vers Fleuriot... Celui-ci tomba à genoux la face contre terre. Le curé s'avança vers lui :

— Pierre... c'est donc vous? demanda-t-il à voix basse mais d'un ton dont rien

ne saurait rendre la déchirante expression.

— C'est moi... je suis seul coupable... tuez-moi !

Un profond silence suivit ces paroles ; le curé semblait suffoqué par la surprise et la douleur; Fleuriot, prosterné à ses pieds, se heurtait le front contre les dalles. La petite lampe, restée sur la table, éclairait ce groupe d'un reflet lugubre et inégal.

— Vous! reprit enfin le prêtre d'une voix étouffée, en se couvrant le visage de ses deux mains convulsivement serrées; vous! mon ami, mon frère... C'est vous qui êtes le larron, c'est vous qui êtes le

profanateur, c'est vous qui êtes le sacrilége!

Et d'abondantes larmes jaillirent de ses yeux.

— C'est moi, répéta Fleuriot, en frappant de son front les carreaux de la chambre comme s'il eût voulu le briser.

Le coup était terrible et inattendu; l'abbé Duval, malgré sa haute résignation chrétienne, semblait impuissant à le supporter; cette fois la nature humaine avait vaincu le stoïcisme du prêtre. Mais ce moment de faiblesse fut court; bientôt son âme réagit contre le désespoir avec cette énergie que la foi seule peut donner.

— Relevez-vous, Pierre, dit-il d'une

voix profondément altérée, vous m'avez bien cruellement trompé !

— Laissez... laissez moi à cette place... à vos genoux.. je voudrais y mourir, quoique je sois damné !

Cette douleur était si immense qu'elle fit taire celle de l'abbé Duval, lui-même.

— Un coupable, quelque grand que soit son crime, ne doit jamais désespérer de la bonté divine ! reprit-il avec plus de calme. Relevez-vous, Pierre... à moins que votre probité, votre piété d'autrefois, n'aient été de l'hypocrisie. Vous avez dû bien souffrir pour accomplir ce sacrilége !

— Oh ! oui, oui, monsieur le curé, dit l'ancien sacristain, toujours à genoux, en tournant vers lui des yeux égarés, j'ai bien

souffert, allez ! et cependant, je vous le jure, s'il s'était agi que de moi seul, je fusse mort plutôt que de perdre mon âme en touchant à ces saintes reliques. Longtemps j'ai supporté les mauvais traitements, le froid et la faim ; qu'importait ce misérable corps pourvu que la conscience fût pure !... Mais une fois la tentation devint trop forte... Mon frère mourut à la Beaussaye, on vint me prévenir ; quand j'arrivai à la maison du défunt, je trouvai quatre petits enfants demi-nus, grelottant auprès du cadavre... partout la plus affreuse misère, pas de pain, pas de vêtements, pas même de quoi acheter un cercueil pour mon pauvre Bernard... Les orphelins poussaient des cris déchirants ; ils s'attachaient

à moi comme à un protecteur, et je ne pouvais les secourir. Je sortis de la maison le cœur navré, la tête perdue... Je ne sais quel hasard me conduisit vers l'endroit où nous avions enfoui le trésor de l'église; déjà, à cette époque, on croyait que vous aviez péri; les églises avaient été pillées; on criait partout que la religion était abolie, que les prêtres ne rentreraient jamais en France. Que vous dirai-je, monsieur le curé? j'employai la nuit à déterrer le trésor, puis je courus à la ville, où un orfèvre, habitué sans doute à de semblables achats, me paya ce qu'il voulut... Le lendemain Bernard eut un cercueil, et ses enfants eurent du pain! j'étais riche...

Fleuriot s'arrêta un moment pour don-

ner cours aux sanglots qui l'étouffaient.

— Depuis ce moment, je ne saurais vous exprimer ce que j'ai souffert au dedans de moi-même... En apparence j'étais heureux et content, mais je n'avais jamais une minute de repos; je ne pouvais me pardonner mon abomination... Ça me prenait le jour, la nuit, au milieu de mes travaux, de mes plaisirs; c'était comme des tenailles de fer qui m'auraient tordu le cœur. Cependant je ne pensais pas que vous dussiez jamais revenir à Saint-Clair; on m'avait assuré que vous étiez mort dans les noyades de Nantes. Jugez donc de ce que j'ai dû éprouver en vous voyant apparaître pour me demander compte de ma méchante action !... Ah ! monsieur le curé,

on ne meurt pas de frayeur et de honte, car je serais tombé mort à vos pieds quand vous vous êtes montré à moi tout-à-coup, dans la cour de la ferme !

— Mais, malheureux ! pourquoi ne m'avoir pas avoué plutôt...

— Seigneur Dieu ! plus de vingt fois j'ai voulu vous dire la vérité, car vos éloges et vos marques d'amitié me faisaient mal, mais toujours le courage m'a manqué..... Ensuite, vous le savez, on espère toujours que quelque chose vous sauvera..... J'attendais que le hasard vînt à mon aide, et peu s'en fallu en effet que la rapacité de Denis ne me tirât d'affaire.

— Et vous avez laissé planer mes soupçons sur un autre quand vous étiez seul

coupable ! Est-ce ainsi que vous prétendez expier vos torts?

— Je n'ai pas accusé Denis, monsieur le curé, réfléchissez-y bien ; je n'ai jamais dit que le maître d'école eût volé les vases sacrés : c'est vous, vous seul, qui avez cru Denis coupable, et, en effet, ce n'est pas sa faute s'il n'a pas réussi. Autrefois je n'avais pas voulu emporter le coffre, qui m'eût gêné par sa pesanteur, et qui, du reste, eût pu me trahir..... Je l'avais replacé dans la terre, et voilà ce qui a trompé ce soir le maître d'école.

— Mais enfin vous ne pouviez me cacher longtemps la vérité? Qu'espériez-vous? quel parti comptiez-vous prendre?

— J'étais résolu à me tuer; mais vous

m'avez dit vous-même que la vie d'un homme était plus précieuse que les joyaux de l'église..... C'était me défendre d'attenter à mes jours... Cependant, ajouta-t-il d'un ton sombre, si vous avez changé d'avis maintenant que vous savez tout, je vous demanderai une seule grâce : l'absolution de mes péchés.

Et tirant de sa poche le pistolet que nous connaissons déjà, il l'appuya contre son front.

LE DÉPART.

XIV

Le curé lui arracha brusquement cette arme meurtrière.

— Malheureux ! dit-il, voulez-vous aggraver votre crime par un crime plus affreux encore? Renoncez à cette lâche pen-

sée... vous devez vivre maintenant, vivre pour le repentir, pour l'expiation !

Il se mit à se promener dans la chambre en proie à une agitation fiévreuse.

— Quelle épreuve, mon Dieu ! quelle épreuve ! disait-il en levant les mains au ciel ; comment me tirer de ce danger sans qu'il y ait dommage pour la religion ? Comment éviter le scandale que causera la disparition du trésor ? Ce matin encore j'ai annoncé à mes paroissiens que les vases sacrés de Saint-Clair avaient été sauvés par moi du pillage de l'église, que j'étais prêt à les restituer à la première demande..... Comment faire comprendre maintenant mon erreur à ces paysans si soupçonneux et si défiants ? Leur accusation première se

réveillera contre moi ; elle sera plus grave encore, parce qu'ils me reprocheront de les avoir trompés..... D'un autre côté, le maître d'école, furieux de la restitution opérée par son fils, ameutera contre nous tout le village ; il assurera que le jeune homme a porté le coffre intact à la ferme, il invoquera, s'il le faut, le témoignage des gens de la maison, et les apparences seront contre nous.....

En écoutant ces réflexions, dont il comprenait la justesse, Pierre Fleuriot se leva d'un air de résolution.

— Monsieur le curé, dit-il d'une voix brève, je suis un scélérat, mais ni vous ni la sainte religion catholique ne souffrirez du scandale dont je suis l'auteur. Je ferai

une chose pour moi bien pire que la mort... je raconterai publiquement la vérité; je dirai quelle est l'origine de ma fortune; j'expliquerai comment j'ai accompli seul ce sacrilége..... je fournirai des preuves irrécusables de mon infamie !

— Mais, malheureux, ce serait vous déshonorer vous et votre famille ! sans compter que les habitants de Saint-Clair, excités par Denis, pourraient vous poursuivre criminellement... moi-même peut-être je serais forcé de demander votre punition !

— Eh bien ! quoiqu'il arrive, n'aurai-je pas tout mérité?

— Non, non, reprit l'abbé Duval lente-

ment en continuant sa promenade, je ne veux pas vous perdre !

A cette affirmation si positive, les larmes de Fleuriot recommencèrent à couler.

— Ah ! monsieur le curé, dit-il en joignant les mains, est-il bien vrai que vous ne voulez pas me perdre, quand il vous serait si facile de vous laver de tout soupçon ! Vous êtes vraiment bon et vraiment chrétien, vous qui montrez tant de pitié pour un misérable pécheur... Ainsi donc, je puis espérer qu'un jour, si je me conduis en honnête homme, si j'expie ma faute, vous pourrez enfin me pardonner ?

— Ne parlons pas encore de pardon, Fleuriot, répliqua le prêtre d'un ton sévère en détournant la tête ; malgré mon déta-

chement des choses de ce monde, je ne puis encore dépouiller entièrement le vieil homme..... Laissez-moi un peu de temps pour cicatriser la blessure que vous avez faite à mon cœur! Il est bien douloureux, croyez-moi, de changer si vite d'opinion sur un homme que l'on aimait, que l'on estimait ainsi !

— Et vous ne m'aimerez plus, monsieur le curé?... Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas permis de mourir?

L'abbé Duval reprit après un moment de silence :

— J'ai besoin d'être seul... Ma pauvre tête est en feu, et je ne puis examiner d'un coup d'œil assez sûr la position dangereuse où nous nous trouvons..... Je vais à ma

chambre me retremper par la prière et la méditation. De votre côté, priez Dieu de m'inspirer cette nuit une résolution sage pour nous sauver tous !

Le fermier prit la lampe et voulut le reconduire, mais l'abbé Duval le remercia du geste :

— Ne me suivez pas, dit-il, tout le monde n'est pas encore couché dans la maison, et vos traits bouleversés pourraient donner des inquiétudes..... Bonsoir, Fleuriot ; encore une fois priez Dieu ; lui seul console, lui seul efface les fautes et rend la paix à l'âme bourrelée de remords !

En même temps il regagna sa chambre, où on l'entendit se promener pendant une partie de la nuit.

Alors le malheureux fermier se livra sans contrainte au plus terrible désespoir. Il se frappait la poitrine avec rage, il se heurtait le front contre les murailles, puis il mordait les draps et les couvertures de son lit pour étouffer ses sanglots qui eussent jeté l'alarme dans toute la maison. Enfin, se reppelant les recommandations du bon curé, il voulut prier; il vint se prosterner devant le coffre qui avait contenu les vases sacrés et resta longtemps agenouillé.

Un peu calmé par cette pieuse méditation, il se jeta tout habillé sur son lit. Longtemps ses pensées le tinrent éveillé; néanmoins dans les robustes organisations des campagnards la nature physique a des exigences tyraniques, ses yeux fatigués par

larmes finirent par se fermer ; il s'endormit d'un sommeil agité, rempli de soubresauts et de rêves lugubres.

Le lendemain matin, lorsqu'il s'éveilla, le soleil était déjà levé, et mille bruits divers annonçaient que les autres habitants de la ferme vaquaient à leurs occupations ordinaires. Fleuriot n'eût pas besoin de la vue du coffre resté sur la table pour se souvenir des événements de la veille ; ils avaient occupé sa pensée même pendant son sommeil. Il se jeta à bas de sa couche, et, après avoir réparé le désordre de ses vêtements, il sortit de sa chambre pour aller s'informer de son hôte, le curé de Saint-Clair.

En traversant la cuisine il aperçut la

vieille Catherine tout en larmes Peut-être dans son trouble ne lui eût-il pas demandé la cause de cette douleur, elle s'empressa de la lui apprendre.

— Eh bien ! maître Fleuriot, il est donc parti ?... C'est à n'y pas croire, et moi qui espérais ne plus le quitter !

— Mais de qui donc parlez-vous ?

— Eh ! de qui parlerais-je, sinon de ce pauvre cher monsieur le curé ?

— Monsieur le curé, parti ! s'écria Fleuriot d'un ton farouche; ce n'est pas possible !....

— C'est pourtant trop vrai... il est parti depuis plus d'une heure sans prendre le temps de déjeuner..... Il m'a dit de vous recommander de bien veiller sur le coffre

contenant les vases sacrés de Saint-Clair, qu'il les laissait à votre garde.....

— Il a dit cela? mais... mais où est-il allé?

— Il n'a pas voulu me l'apprendre..... j'ai eu beau pleurer, il m'a promis seulement que nous nous reverrions bientôt... Mais vous devez savoir mieux que personne quel est son projet, vous qui, la nuit dernière, êtes resté si tard à causer avec lui!

— Où peut-il aller seul, à pied, sans argent, lui si faible et si épuisé? demanda Fleuriot en se frappant le front.

— Dieu le sait!... Ah! quel malheur! qui aurait pu croire cela?

— Et de quel côté a-t-il pris?

— Il m'a défendu de le suivre, mais il

m'a semblé qu'il se dirigeait vers la Beaussaye, comme s'il voulait se rendre à Mortagne.

— C'est bon... il a sur moi une heure d'avance, mais je le rejoindrai, il faut que je le rejoigne!

Cinq minutes après, Fleuriot sortait de la ferme, monté sur un de ses chevaux de labour, et partait au galop.

L'ÉGLISE DU VILLAGE.

XV

Un mois environ s'était écoulé, et l'abbé Duval n'était pas revenu au village de Saint-Clair. Sa disparition subite et sa longue absence eussent été de nature à réveiller les mauvais bruits répandus au su-

jet du trésor de l'église; aussi Denis, dans les premiers moments de sa colère, avait-il cherché à insinuer que le curé avait pris la fuite pour n'avoir pas à tenir sa promesse. Mais à ces suppositions malveillantes, maître Fleuriot répondit d'une manière péremptoire ; il conduisit deux ou trois des plus notables habitants du village dans sa chambre et leur montra le coffre récemment retiré du sol, en affirmant qu'il renfermait encore les ornements d'or et d'argent dont on reprochait à l'abbé Duval de s'être emparé. Le coffre était toujours hermétiquement fermé, il est vrai; mais personne ne songea à révoquer en doute la parole du plus honnête homme de la commune. Les habitants de Saint-Clair,

convaincus que les vases sacrés étaient restés en gage à la ferme, n'étaient donc ni surpris ni alarmés de l'absence de leur curé, et Denis, retenu chez lui par son entorse, en fut pour ses déclamations et ses calomnies.

Cependant de grands changements avaient eu lieu depuis peu à Sait-Clair. Quelques jours après le départ du curé, on avait vu arriver au village une légion d'ouvriers maçons, vitriers, peintres, décorateurs; ils étaient sous les ordres d'un architecte qui, après avoir signifié au maire de la commune les pouvoirs dont il était porteur, avait mis tout son monde à l'œuvre pour restaurer l'église et relever le presbytère. L'ouvrage avait marché avec une rapidité

merveilleuse; quelques semaines avaient suffi et déjà l'église était en état de servir aux cérémonies du culte. Les anciens vitraux coloriés, il est vrai, avaient été remplacés par de simples verres blancs; le sanctuaire était revêtu de modeste sapin au lieu des beaux lambris de chêne sculpté qui le décoraient autrefois; l'autel était de bois peint au lieu de marbre; les murailles étaient nues, mais toute trace de dévastation avait disparu, et le petit temple rustique avait repris son caractère noble et religieux. Les travaux du presbytère avaient été poussés avec moins de vigueur, comme si l'on eût craint de déployer autant d'activité pour la demeure d'un homme que pour la maison de Dieu; ce-

pendant on pouvait déjà reconnaître que l'habitation nouvelle allait s'élever sur un plan simple, élégant, et que, malgré son exiguïté, elle serait une des plus commodes du voisinage.

Ces travaux extraordinaires surprenaient fort ceux qui connaissaient les ressources bornées de la commune; on interrogea le maire, mais il ne savait rien; un ordre du ministre des cultes lui avait été notifié par l'architecte et il avait dû s'y conformer sans autre explication. On supposait que les frais seraient à la charge de l'état; cependant il se pouvait aussi que quelque particulier riche eût voulu être le bienfaiteur de la paroisse. Cette supposition passait même pour la plus probable, car à

cette époque l'état, obligé de relever les églises dans toute l'étendue de la France, ne pouvait accorder des secours bien importants à une seule; mais alors quel était la main mytérieuse qui protégeait ainsi l'humble et obscur village de Saint-Clair.

Fleuriot lui-même n'était pas mieux instruit que les autres à ce sujet. Il avait soupçonné plusieurs fois son ancien maître d'être l'auteur de ces heureux changements, mais cette opinion ne reposait sur aucune donnée positive. Le jour où il avait couru après le curé sur la route de Mortagne, il n'avait pu rien obtenir de lui; l'abbé Duval avait refusé de s'expliquer sur les motifs de son voyage et sur sa durée probable; après avoir recommandé au

fermier certaines mesures de prudence, il avait continué sa route et depuis il n'avait pas donné de ses nouvelles. Comment supposer que ce pauvre prêtre, presque réduit à la mendicité, eût accompli tant de merveilles !

Une seule personne eût pu peut-être donner des renseignements précis sur ce sujet, c'était un digne ecclésiastique du voisinage, autrefois intime de l'abbé Duval; moins heureux que lui, il sollicitait vainement du gouvernement et de la commune la restauration de son église. En attendant que ses plaintes fussent écoutées, il venait chaque jour à Saint-Clair surveiller les travaux. Les rapports qui avaient existé entre l'abbé de Savigny, ainsi s'ap-

pelait le curé étranger, et l'abbé Duval, faisaient supposer, non sans raison, que le curé de Saint-Clair n'était pas étranger aux bienfaits dont la paroisse était comblée.

Quoi qu'il en fût, l'inauguration prochaine de l'église avait été solennellement annoncée ; un avis affiché à la grande porte avait désigné pour cette cérémonie le dimanche de la Fête-Dieu.

Or, la veille même de la fête, l'abbé Duval n'était pas encore arrivé. Son absence dans un moment où tant de soins importants le réclamaient était tout-à-fait incompréhensible. L'abbé de Savigny, il est vrai, le suppléait de son mieux ; l'intérieur de l'église avait été orné par ses

soins de fleurs et de feuillages; tout prenait déjà un aspect de fête, mais on n'en chuchottait pas moins, et on se demandait quel motif pouvait retenir le pasteur loin de son troupeau en pareille circonstance.

Sur le soir les habitants de Saint-Clair, réunis sur la petite place du village, contemplaient d'un air d'admiration les importants travaux exécutés en si peu de temps. Les ouvriers étaient occupés à enlever les derniers échafaudages et à faire disparaître les décombres qui obstruaient les abords de l'église. On entendait dans l'intérieur les décorateurs qui clouaient encore les tentures et les tapisseries pour l'inauguration prochaine. La présence de tant d'é-

trangers n'était pas la partie la moins intéressante du spectacle pour les bons villageois, car dans leur hameau isolé ils avaient rarement occasion de voir de nouveaux visages. Aussi toute la population était-elle en émoi et une espèce de fête s'était improvisée par anticipation sur celle du lendemain.

Parmi les curieux qui se pressaient autour de l'église fraîchement restaurée et du presbytère inachevé, se trouvaient Denis et Fleuriot; tous les deux, entourés de groupes distincts, représentaient encore jusqu'à un certain point les grands partis politiques qui se partageaient l'opinion. Il n'y avait cependant rien d'hostile entre ces deux groupes, quoiqu'ils affectassent de

ne pas se confondre. Denis, appuyé sur une canne, à cause de sa récente maladie, parlait avec moins d'arrogance qu'a l'ordinaire; Fleuriot, les mains derrière le dos, conservait une attitude calme et naturelle; chacun exprimait sa pensée en termes mesurés et à demi-voix pour ne pas blesser son antagoniste s'il venait à l'entendre. Bref, Fleuriot et Denis semblaient s'observer avec cette réserve de deux robustes champions qui, ayant déjà éprouvé la valeur l'un de l'autre, ne se soucient pas de recommencer le combat.

Soit hasard, soit préméditation secrète, ils se trouvèrent une fois si près l'un de l'autre, qu'il leur était impossible de s'éviter. Ils venaient d'examiner le portail de

l'église, et en se retournant pour s'éloigner, ils se trouvèrent tout-à-coup face à face. Ils se mesurèrent un instant du regard; puis, par un mouvement spontané, ils portèrent la main à leur chapeau.

Ce premier pas fait, au grand étonnement des spectateurs, les deux chefs de parti parurent vouloir se parler. Denis avait pris un air patelin qui ne lui était pas habituel; Fleuriot souriait avec embarras. Tous deux semblaient désirer également un rapprochement plus complet.

Ce fut le maître d'école qui entama la conversation le premier.

— Un joli travail, *monsieur* Fleuriot! dit-il en désignant du geste la façade du bâtiment, vraiment l'argent n'a pas été

dépensé mal à propos, quoiqu'on ne sache pas encore qui payera les frais... les bonnes gens auront là une église toute neuve pour faire leurs dévotions.....

— J'espère que vous n'en êtes pas fâché, *monsieur* Denis, répliqua Fleuriot du même ton poli; chacun doit être libre de pratiquer sa religion... La liberté est pour tout le monde, n'est-ce pas? Vous qui êtes un savant, vous devez comprendre cela.

— C'est vrai, voisin Fleuriot, et vous avez exprimé votre idée en fort bons termes... Je l'ai toujours dit, vous n'êtes pas lettré, mais vous êtes un homme d'un grand sens.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, voisin Denis.

Ils se turent, comme si chacun d'eux eût craint de s'avancer trop; cependant après cet échange de compliments, ils ne pouvaient en rester là.

— Voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, voisin Denis, reprit le fermier en baissant les yeux; malgré ce qui s'est passé, nous ne sommes pas des ennemis mortels, je l'espère?

— Je serais fâché qu'il en fût ainsi, répliqua le maître d'école avec embarras; mais je craignais de vous avoir donné quelques motifs de colère contre moi.....

— Ne nous devons-nous pas indulgence les uns aux autres? J'ai pu vous offenser aussi sans le vouloir.

Cette humilité n'était pas naturelle,

aussi les spectateurs de l'un et de l'autre parti conclurent-ils que leurs chefs respectifs avait peur l'un de l'autre. Malheureusement il ne fut pas possible de pousser plus loin des observations sur ce grave sujet, car le maître d'école reprit avec empressement :

— Je suis enchanté de vous voir dans ces sentiments, maître Pierre, depuis longtemps je désire avoir un bout de conversation particulière avec vous.

— A vos ordres, maître Denis, et si vous voulez prendre mon bras..... .

— De tout mon cœur... Excusez-nous, voisins, nous avons à causer ensemble, maître Pierre et moi.

Et alors, à la stupéfaction universelle,

on vit les deux notables, naguère ennemis acharnés, s'éloigner bras dessus bras dessous, et se diriger vers la partie la plus solitaire de la place publique.

RÉCONCILIATION.

XVI

Cet événement produisit une grande sensation dans cette foule; cependant personne n'osa les suivre, et ils purent se faire en toute liberté leurs confidences réciproques.

— J'ai des remercîments à vous adresser, Pierre, disait le maître d'école à voix basse, car vous avez été bienveillant pour moi ; vous pouviez me causer beaucoup de tort en contant d'une certaine façon cette affaire des vases sacrés..... Les gens de ce pays sont si méchants ! ils n'auraient jamais voulu croire que je travaillais pour les pauvres de la commune ; ils m'auraient accusé de vouloir m'approprier le trésor... Cette calomnie m'aurait fait perdre la plupart de mes écoliers et m'aurait ruiné. De pareilles combinaisons doivent avoir réussi pour être excusées ! au lieu de cela, j'ai appris que vous aviez donné le beau rôle à mon fils Antoine et que vous n'aviez pas parlé en mal de moi.....

— Le désir de posséder un pareil trésor pouvait bien un peu tourner la tête, voisin Denis; j'excuse aisément la tentation que vous avez dû éprouver !

— Oui, oui, c'eût été un coup de fortune..... pour les pauvres, si mon projet se fût réalisé. Mais j'ai apprécié votre délicatesse dans cette circonstance, voisin Pierre, et je vous en saurai gré. Il y a aussi mes ridicules frayeurs dont vous vous êtes abstenu de parler, vous savez, la nuit du grand orage?... Ces paysans brutaux ne croiraient pas que la peur du tonnerre m'a été commune avec Annibal, César, Alexandre et une foule d'autres grands hommes dont les noms ne me reviennent pas... Ils m'eussent accablé de plaisanteries grossiè-

res, capables de nuire à ma considération ! aussi je vous remercie sincèrement.

— Vous ne me devez pas de remercîments, maître Denis ; je vous prie seulement si, un jour, les circonstances venaient à changer, d'être aussi indulgent pour les autres qu'on l'a été pour vous..... Nous sommes tous pécheurs, Denis, et nous avons tous besoin les uns des autres !

Le magister ne savait où tendait cette boutade sentimentale et il observait Fleuriot du coin de l'œil.

— Ce n'est pas pour vous, voisin, reprit-il finement, que vous réclamez l'indulgence, je vous sais trop honnête homme pour en avoir besoin.... Eh bien ! je de-

vine en faveur de qui vous voudriez m'amadouer !

— En faveur du premier venu qui aura failli.

— Non, non, ne cherchez pas à me donner le change... Convenez plutôt que vous avez de grandes inquiétudes au sujet du ci-devant curé de Saint-Clair, et que vous vous attendez à quelque catastrophe...

— Une catastrophe !... Que voulez-vous dire ?

— Avouez-le..... vous êtes convaincu que l'abbé Duval n'osera pas reparaître ici.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les vases sacrés sont perdus... il ne pourra tenir sa promesse.

— Les vases sacrés..... perdus ! ne savez-vous pas que le coffre où ils sont enfermés était chez moi aujourd'hui encore ? ce soir seulement l'abbé de Savigny l'a fait transporter à la sacristie.

— Ignorez-vous donc que ce coffre ne contient que des pierres et du sable ? demanda le maître d'école en dardant sur Fleuriot un regard pénétrant ; alors je vois que le curé ne vous a pas mis dans sa confidence, et qu'il nous a trompés tous les deux !... Eh bien, je me suis assuré ce soir de ce que j'avance en suivant les porteurs du coffre jusqu'à l'église, et en leur offrant mes services pour les aider dans leur besogne..... J'ai secoué rudement la caisse, et j'ai acquis la certitude qu'elle ne conte-

nait rien de métallique tel que de l'or ou de l'argent! D'ailleurs....

— Denis, vous êtes l'esprit du mal! s'écria Fleuriot avec une indignation qu'il ne put retenir.

Il reprit aussitôt d'un ton plus calme :

— Vous vous êtes trompé, je vous l'assure. M. le curé sera ici pour la cérémonie de demain, et les vases sacrés orneront l'autel comme autrefois... à moins... à moins d'événements imprévus!... Mais je désirerais vous entretenir d'une autre affaire, maître Denis; vous n'avez pas oublié que votre fils et ma nièce sont presque fiancés?...

— C'est vrai, ça, voisin; les papiers et les habits de noce étaient prêts; il n'y avait

plus qu'à procéder à la cérémonie lorsque est survenue cette malheureuse brouille.....

— J'ai été bien chagrin de ma vivacité, Denis, et quand j'y songe, je crois vraiment que j'avais bu quelques verres de cidre de trop.....

— Eh bien ! maître Pierre, si vous en êtes fâché, les enfants ne sont mariés ni l'un ni l'autre, la chose peut encore s'arranger... je vous avouerai que mon scélérat de fils, malgré la réserve que lui impose son excellente éducation, pense toujours à votre nièce...

— Et Jeannette ne parle que de lui..... Voyons, Denis, nos anciens projets tiennent-ils encore ? je vous l'avouerai, il pour-

rait survenir des circonstances telles que je ne serais pas fâché d'avoir assuré un protecteur à Jeannette, à ses frères et à ses sœurs !

— Allons donc, voisin, vous vivrez longtemps encore !

— Qui sait? et puis si je quittais le pays..... Enfin, Denis, est-ce une affaire convenue? marions-nous décidément ces pauvres enfants?

— Je ne demanderais pas mieux, maître Pierre, mais.... vous comprenez.... il s'agit de savoir quelle dot vous donnerez à Jeannette.

Le visage du fermier se rembrunit.

— Je vous ai déjà dit que je ne pouvais prendre d'engagement positif à cet égard,

répliqua-t-il avec abattement; j'ignore encore si l'on n'exigera pas de moi la valeur de tout ce que je possède, et...

Il s'arrêta comme s'il eût craint d'en trop dire.

— Hein ! vous avez des dettes, Fleuriot? demanda le magister avec sécheresse; je m'en étais douté à voir comment vous dépensiez l'argent ! On se souvient pourtant que vous aviez commencé avec rien... Mais s'il en est ainsi, j'en suis fâché, le mariage ne se fera pas; Antoine n'est pas assez riche pour deux.

Le fermier rougit d'indignation, mais avant qu'il eût pu faire une réponse vive et peut-être peu mesurée, une grande rumeur s'éleva sur la place. La nuit était

proche; le crépuscule commençait à devenir sombre; on apercevait vaguement à quelque distance une espèce de patache, attelée de deux chevaux de poste, qui venait de faire halte devant la ferme de Fleuriot. Plusieurs personnes s'occupaient déjà de la décharger de deux ou trois ballots assez volumineux; quant aux voyageurs qu'elle avait amenés, ils avaient mis pied à terre, et la foule qui se pressait autour d'eux ne permettait pas de les reconnaître.

— C'est lui, c'est M. le curé! disait-on de toutes parts.

Cet incident interrompit la conversation au moment où elle allait s'envenimer.

— C'est lui, en effet, dit le fermier avec précipitation, que Dieu soit loué! Nous reprendrons cette conversation, Denis, et j'espère vous faire entendre raison... Mais il faut que j'aille bien vite au-devant de M. le curé!

— Eh bien! par Jupiter! je ne suis pas fâché non plus de voir la mine de ce saint homme... Si je ne me trompe, il ne doit pas être à l'aise, à moins qu'il n'ait un front d'airain.

Et il suivit Fleuriot, qui se dirigeait en toute hâte vers sa maison; mais avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin, ils aperçurent l'abbé Duval qui s'avançait lui-même vers l'église. Il fendait lentement la foule en adressant des paroles

bienveillantes à ceux qui l'entouraient.

Le fermier et Denis s'arrêtèrent, et, poussés par des sentiments différents, ils examinèrent avec une égale attention le curé de Saint-Clair. Il souriait, mais son visage portait les traces d'une profonde altération; il semblait avoir beaucoup souffert depuis son dernier voyage. Du reste, il était revêtu de cette vieille redingote noire et râpée qu'il avait un mois auparavant.

— Allons! murmura Fleuriot en soupirant, quel qu'ait été son projet, il n'a pas réussi... tout est perdu!

Denis, de son côté, sourit malignement en remarquant l'extérieur misérable du curé de Saint-Clair.

Le fermier s'avança vers son ancien maître pour lui souhaiter la bienvenue. L'abbé Duval le reçut d'une manière affectueuse.

— Bonjour, Fleuriot, dit-il avec sérénité ; j'ai pris la liberté de descendre chez vous en attendant que mon presbytère soit achevé ; j'espère que je ne vous gênerai pas.

— Tout ce que je possède n'est-il pas à vous, monsieur le curé ? dit le fermier avec un accent particulier ; mais pourquoi n'avoir pas encore pris quelque repos à la ferme?

— J'ai voulu d'abord remercier Dieu des grâces qu'il m'a faites ; ma première visite devait être pour cette humble église

rendue enfin au culte du Seigneur... n'était-ce pas de toute justice ?

Fleuriot cherchait à lire dans ses yeux ce qu'il avait à craindre ou à espérer; mais l'abbé Duval était impénétrable, et la foule qui les entourait empêchait le pauvre fermier de risquer aucune demande trop précise.

Tout-à-coup deux personnes surgirent à la fois de chaque côté du curé de Saint-Clair.

LE PASTEUR.

XVII

— Je suis bien votre servante, monsieur le curé, dit la petite Jeannette en avançant avec peine sa figure mutine entre deux grosses dévotes qui servaient au curé de gardes du corps.

— Je vous présente mes civilités, monsieur le curé, dit Antoine de l'autre côté, en cherchant à se hausser sur la pointe de ses pieds pour être aperçu par-dessus la tête du meunier Jérôme.

— Eh ! ce sont mes jeunes amis qui viennent me rafraîchir la mémoire ! s'écria l'abbé Duval gaîment. En vérité, ils ne perdent pas de temps!... Eh bien! mes enfants, vous êtes-vous souvenus de vos promesses? avez-vous été sages pendant mon absence?

— Beaucoup, je vous assure! soupira Jeannette.

— Trop, murmura Antoine.

— Dans ce cas-là, j'espère que le premier mariage que j'aurai à célébrer dans

ma paroisse sera le vôtre ! n'est-ce pas Fleuriot ?

— Je n'ai rien à vous refuser, monsieur le curé, mais.....

— Il faudra peut-être bien prendre aussi mon avis ! dit le magister avec ironie ; mon fils n'obéit qu'à moi !

— Ah ! vous voici, Denis ? reprit le prêtre en attachant sur lui un regard sévère; nous savons en effet jusqu'où va votre pouvoir sur ce brave jeune homme, et vous eussiez pu vous dispenser de le rappeler ! Mais pourquoi refusez-vous de consentir au bonheur de ces deux pauvres jeunes gens ?

— Personne n'a le droit de me questionner à cet égard, répliqua le magister

d'un ton rogue, je suis libre de mes actions, et je n'ai peur de rien !

— Même du tonnerre ? dit l'abbé Duval avec un sourire mélancolique.

Ce sarcasme innocent sembla blesser au vif l'irascible maître d'école, d'autant plus qu'il lui était adressé publiquement.

— Je suis bien aise qu'on le sache, reprit-il en élevant la voix, mon fils ne court après les filles ou après les nièces de personne... Ni lui ni moi ne sommes gens à nous laisser influencer par un curé !

— Ah ! papa Denis, que dites-vous là ! murmura Antoine d'un ton de reproche ; vous voulez donc que nous nous brouillions encore une fois ?

Les assistants étaient émerveillés de la

bonne contenance que faisait le chef des patriotes de Saint-Clair; l'abbé Duval seul souriait d'un air de pitié.

— J'admire comme on oublie vite! reprit-il en haussant les épaules; il suffit, monsieur Denis, je comptais vous trouver plus traitable... Ces enfants sauront du moins que vous seul vous êtes opposé à leur union!

Et il voulut passer outre, mais le maître d'école crut pouvoir poursuivre ses avantages.

— Eh bien! dit-il d'un air goguenard, je ne m'opposerai plus à ce mariage, si vous le voulez.....

— Que faut-il faire?

— Je donnerai mon consentement lors-

que moi et tous les habitants de Saint-Clair nous aurons vu sur l'autel les anciens vases sacrés de l'église.

Le curé tressaillit et lança un regard perçant au maître d'école, mais il se remit aussitôt.

— Ah ! vous avez encore des soupçons? dit-il avec amertume; eh bien ! j'accepte, continua-t-il en élevant la voix; vous êtes tous témoins que Denis promet de consentir au mariage lorsque les anciens ornements de l'église auront été restitués au culte... Je lui rappellerai sa parole quand le moment sera venu.

Aucun des assistants, excepté le curé et Fleuriot, ne s'expliquait les paroles de Denis. On savait que le coffre contenant les

vases sacrés était resté à Saint-Clair, et cette réticence du magister équivalait à une acceptation réelle, puisque la condition imposée par lui pouvait, au su de tout le monde, être aisément remplie ; les jeunes fiancés eux-mêmes, virent la chose à ce favorable point de vue.

— Ah ! monsieur le curé, que vous êtes bon ! s'écria Jeannette en pleurant (car Jeannette pleurait toujours, tantôt de joie et tantôt de tristesse), nous vous devrons tout !

— Monsieur le curé, s'écria Antoine transporté, je ne crains pas de le dire en présence de tout le monde, vous valez cent fois mieux que mon père lui-même.....

vous êtes cent fois plus savant et meilleur que lui..... et pour ma part, je.....

— Ne te hâte pas de le remercier et de me ravaler ainsi ! interrompit Denis d'un ton ironique ; je sais ce que je sais, et Jeannette Fleuriot ne s'appelle pas encore madame Denis..... tu verras, vous verrez tous !....

Les assistants chuchotaient avec étonnement ; les deux jeunes gens commençaient aussi à éprouver des inquiétudes. Le curé fit un geste encourageant.

— A demain donc ! dit-il avec calme ; allons, mes amis, que les bons chrétiens me suivent à la prière.....

Il salua Denis et Fleuriot, puis il conti-

nua sa marche, escorté des dévots et des dévotes de la paroisse.

— Hum! il espère peut-être me tromper par quelque tour de passe-passe, grommela le maître d'école en hochant la tête, mais nous sommes aussi fin que lui... patience!

— Comme il paraît triste et découragé! pensait Fleuriot de son côté; il a accepté le défi du maître d'école, et cependant.... Oh! j'expie bien cruellement mes fautes!

Ils se perdirent dans la foule, l'un pour chercher Jeannette, l'autre pour s'emparer d'Antoine. L'abbé Duval récitait déjà la prière du soir dans l'église du village. Pour la première fois, depuis douze ans, on priait publiquement à Saint-Clair!

ATTENTE.

XVIII

Le jour de l'inauguration de l'église de Saint-Clair était enfin arrivé; dès le matin le son d'une cloche argentine avait appelé les fidèles à cette solennité, et ce bruit inaccoutumé avait fait battre plus d'un

cœur religieux. Des villageois et des villageoises, revêtus de leurs plus beaux habits, arrivaient de tous les points de la paroisse, et les jeunes enfants, qui ne connaissaient pas encore l'imposant appareil du culte catholique, interrogeaient leurs mères sur cette pompe nouvelle qui se préparait.

L'intérieur de l'église avait été magnifiquement décoré : de belles tapisseries, louées à grands frais, garnissaient les murailles; de toutes parts s'étalaient des festons de verdure et des guirlandes de fleurs : ces fleurs étaient des espèces les plus communes dans les champs, mais ce choix même donnait à la fête un caractère simple et patriarcal. Cependant

quelques statues mutilées et restaurées avec soin paraient encore les chapelles; on apercevait ça et là quelques débris précieux échappés au vandalisme des révolutions comme pour rattacher le présent avec le passé.

Bien avant l'heure fixée, la nef et les bas-côtés de l'église étaient encombrés de campagnards; la plupart étaient venus là attirés par la curiosité, comme à une fête ordinaire; mais il y avait quelques vieillards, quelques femmes, des hommes même qui pleuraient de joie en se trouvant dans ce petit temple où ils avaient autrefois reçu le baptême, où ils avaient prié pour leurs parens défunts. Ceux-là manifestaient tant de foi et d'espérance, qu'on

oubliait le scepticisme à peine déguisé des autres, l'étonnement stupide du plus grand nombre.

Bientôt les musiciens et choristes que l'on avait mandés de la ville voisine vinrent prendre place dans une tribune réservée; puis le clergé, conduit par l'abbé Duval, calme et souriant comme à l'ordinaire, traversa l'église pour se rendre à la sacristie. Ce groupe se composait de pauvres vieillards courbés par l'âge et les infirmités, humbles martyrs qui depuis quelques mois seulement foulaient le sol de la patrie. Au milieux d'eux, on remarquait l'abbé de Savigny à son air radieux, à la joie pure qui brillait sur son visage; à leur suite marchaient quelques chantres, sacristains,

bedeaux, pauvres vétérans de la sacristie, qui avaient désespéré bien longtemps de revoir les splendeurs des cérémonies chrétiennes.

Au milieu de la foule agitée de sentiments divers, mais décente et silencieuse, se trouvaient, comme on peut le croire, les personnages importants de ce récit. C'était d'abord le maître d'école Denis, revêtu avec affectation du sale habit noir qu'il portait tous les jours; appuyé contre un pilier, l'œil inquiet, un sourire moqueur sur les lèvres, il représentait assez bien un Méphistophélès campagnard. Son fils Antoine, debout près de lui, n'avait garde d'imiter ces manières d'esprit fort; le pauvre garçon était vivement ému par cette pompe

religieuse, qui lui rappelait sa première enfance et sa mère. Il eût voulu s'agenouiller et marmotter une prière, il ne l'osait pas encore.

Mais l'attention se portait particulièrement sur Fleuriot et sa nièce Jeannette, assis sur un banc privilégié, côte à côte avec le maire Gros-Jean en écharpe tricolore. L'un et l'autre étaient revêtus de leurs plus beaux habits et placés de manière à ne rien perdre de la cérémonie auguste qui se préparait. Cependant, il faut le dire, la petite Fleuriot ne manifestait pas le recueillement que l'on devait attendre de la nièce d'un ancien sacristain de la paroisse; elle était distraite, agitée, la pauvre enfant savait, sans bien en comprendre la cause,

que son sort allait se décider, et elle éprouvait une anxiété dont elle ne pouvait se défendre.

L'attitude de Fleuriot dans cette circonstance solennelle était surtout extraordinaire; malgré ses habits de fêtes, rien sur ses traits ne peignait la joie qu'il eût dû ressentir après tant d'épreuves. Sa pâleur fut remarquée de tout le monde; on eût dit qu'il était en proie à un accès de fièvre violente. Depuis la veille, en effet, il n'avait pu causer un instant en particulier avec l'abbé Duval; il ignorait encore comment il serait possible d'éluder l'exhibition solennellement promise des anciens vases sacrés de Saint-Clair. Le curé, accablé d'occupations, il est vrai, semblait

encore avoir pris à tâche de l'éviter et de le désespérer par un accueil sévère. Il s'était donc rendu à l'église avec cette pensée que la cérémonie de l'inauguration serait suivie ou peut-être même interrompue par quelque manisfestation coupable. Il n'ignorait pas que la plupart des assistants étaient venus surtout dans l'intention d'admirer ces riches ornements d'autel dont on parlait dans tout le pays, et il frissonnait à la pensée de ce qu'il pourrait arriver si cette attente était trompée. Vainement avait-il promené un regard inquisiteur autour de lui pour chercher un seul de ces objets, dont mieux que personne cependant il savait l'anéantissement; il ne vit rien. Seulement, au milieu du chœur,

au pied même de l'autel, se trouvait le coffre qui était resté enfoui si longtemps dans la terre à la Butte-aux-Cailles.

Fleuriot chercha à comprendre dans quel but ce coffre avait été transporté en cet endroit; pour le vulgaire, le fait était tout naturel; les vases sacrés que l'on supposait y être enfermés, ne pouvant servir au culte avant d'avoir subi une consécration nouvelle, il avait été placé là en attendant cette consécration; mais pour lui, Fleuriot, qui savait la vérité, comment s'expliquer la présence de cette caisse vide et profanée? cette idée redoublait ses angoisses, et il donnait fréquemment des signes d'un véritable égarement, au grand chagrin de maîtresse Catherine,

qui, tapie dans une chapelle obscure, à quelques pas de lui, marmottait son chapelet pour la dixième fois.

Bientôt le clergé sortit de la sacristie et vint se ranger avec majesté dans le chœur. Les officiants étaient couverts de chappes splendides, sauvées à grand'peine des pillages des révolutionnaires, et recueillies dans tout le département pour cette solennité. Dès qu'ils eurent pris place, la musique sacrée donna le signal, et l'office commença.

On fit d'abord le tour de l'église pour la bénir, et les prêtres s'avancèrent processionnellement à travers les rangs serrés des spectateurs, au bruit des chants religieux. Ce cérémonial imposant frappait

même les incrédules de surprise et d'admiration. Ces vieillards graves qui marchaient lentement avec leurs costumes pittoresques de soie et d'or, ce vénérable abbé Duval qui aspergeait le temple avec quelques gouttes d'eau bénite conservée par une personne pieuse depuis dix ans; ces fumigatitions d'encens dont le parfum se mêlait aux parfums des fleurs, ces chants majestueux qui semblaient ne pas appartenir à la terre, tout contribuait à réveiller des instincts assoupis, des souvenirs engourdis. Denis, Denis lui-même, le chef des voltairiens et des patriotes du village, ne put se défendre de l'impression commune. Il s'inclina involontairement lorsque le pieux cortége passa près de lui, et,

étonné lui-même de son respect, il murmurait pour s'excuser à ses propres yeux :

— Il n'y a tout de même que ces gens-là pour imposer au vulgaire ! cette cérémonie est bien plus émouvante que celle que j'organisai, au temps du citoyen Robespierre, pour célébrer la fête de l'*Etre suprême.* Tous ces coquins de paysans me riaient au nez quand je voulais les faire marcher en ordre, des gerbes de blé à la main... eh bien, ici, ils ont plutôt l'air d'avoir envie de pleurer d'attendrissement que de se moquer !

— Ah ! papa Denis ! que cela est beau ! dit Antoine, qui ne pouvait contenir son

enthousiasme; mais où sont les vases sacrés?

Le maître d'école fit un geste d'impatience; cependant il n'adressa à son fils aucun reproche, et il donna toute son attention à ce qui allait se passer.

Le moment décisif approchait, après avoir bénit l'église il fallait bénir les ornements d'autel; et Denis n'était pas encore celui de l'assemblée que cette partie du cérémonial préoccupait le plus. Fleuriot s'était levé; le corps penché en avant, le cou tendu, les traits décomposés, il regardait le coffre déposé au milieu du chœur.

Quand le curé, revêtu de ses ornements sacerdotaux, s'avança pour lever le

couvercle de la caisse, le malheureux fermier se sentit défaillir; son cœur battait avec violence, ses jambes fléchissaient sous lui ; il s'appuya contre un pilier voisin et ferma les yeux. Il lui semblait qu'il allait être subitement frappé de mort, que la foudre allait entrouvrir la voûte de l'église pour pulvériser le voleur des vases sacrés... le vertige s'emparait de lui.

Cependant un murmure sourd, un frémissement électrique parcourut l'église; il ouvrit lentement les yeux, et avec un effort de courage il les tourna vers le sanctuaire....

LE MIRACLE.

XIX

Sur la table de l'autel, un rayon de soleil perçant la fenêtre en ogive faisait resplendir l'ostensoir et le calice d'or, dont la forme était si connue de Fleuriot ; dans les mains du prêtre il voyait étinceler

ces burettes, ces chandeliers d'argent, ces lampes émaillées, toutes ces saintes choses qu'il était allé déterrer furtivement une nuit et qu'il avait vendues à un orfèvre pour faire des lingots !

On s'expliquera sans peine que la raison du fermier fût ébranlée par une circonstance si merveilleuse. Il resta un moment immobile, l'œil égaré, la bouche béante, puis il tomba la face contre terre en s'écriant d'une voix éclatante :

— C'est un miracle !... Mon Dieu, c'est un miracle que vous avez fait pour moi, pauvre pécheur !

Et il fondit en larmes.

On se précipita pour le secourir. Sa nièce et la vieille Catherine voulurent le

conduire hors de l'église, mais il repoussa tout le monde, et se relevant sur ses genoux, il dit d'une voix sanglotante :

— Non, non! laissez-moi ici... C'est passé... Laissez-moi prier ! par pitié, laissez-moi prier !

On céda à ses instances et on s'éloigna de lui ; en effet, il parut se calmer et il resta prosterné jusqu'à la fin de la cérémonie sans s'inquiéter des regards fixés sur Lui.

— Pauvre Pierre ! disait la gouvernante à demi-voix en regagnant sa place, ça lui a produit de l'effet de voir les saints ornements qu'il a eus en sa garde pendant tant d'années!... il est si honnête et si pieux !

Cependant, sur un autre point de l'église, cette exhibition des vases sacrés avait causé une sensation non moins vive quoique d'une nature différente. Denis, en voyant apparaître une à une sur l'autel ces magnifiques pièces d'orfévrerie qu'il convoitait depuis trente ans, devint blême de rage et grinça des dents.

— Le coffre contenait réellement le trésor, murmura-t-il, et pendant un moment ce coffre a été en mon pouvoir!.. où avais-je été chercher qu'il ne renfermait que des pierres?.... je ne me consolerai jamais... j'en mourrai....

— Père, demanda naïvement Antoine en se penchant à son oreille, sont-ce là les vases sacrés que vous vouliez voir avant

de me permettre d'épouser Jeannette?

Denis eut besoin de tout son courage pour s'empêcher de frapper brutalement son fils à cette question inopportune.

— Tais-toi, lui dit-il d'une voix étouffée, tu es la cause de mon malheur... tu es un misérable! Je te hais!

Le pauvre garçon ne savait ce qui lui valait cette boutade paternelle, et il se retira un peu à l'écart. Denis ne tarda pas à s'apaiser.

— Allons, murmura-t-il, il faut en prendre son parti... Je me suis assez compromis; si Fleuriot ou le curé avaient été méchants, ils auraient pu me faire grand tort dans l'opinion des gens du pays... Il s'agit de se raccommoder avec tout le monde,

d'autant plus que décidément le règne des prêtres va recommencer.... Cependant, il y a quelque chose de louche dans cette histoire du trésor perdu et retrouvé, dans ces allures inquiètes de Fleuriot!... Hem! qui sait? le curé vient de Paris, où l'on fait si bien les imitations d'or et d'argent..... Il faudra voir, morbleu! il faudra voir?

A partir de ce moment, l'office divin se continua sans incident remarquable. Après la benédiction des vases, une messe solennelle fut célébrée, et la cérémonie s'acheva par un sermon pathétique de l'abbé Duval qui tira des larmes à tout l'auditoire.

Les habitants de Saint-Clair avaient

montré en cette circonstance un calme, un recueillement que l'on était loin d'attendre d'une population grossière après tant d'années d'anarchie et d'irréligion; l'impression avait été vive et profonde pour tous. A l'issue de l'office, on se réunit sur la place, et quand l'abbé Duval, après avoir déposé ses ornements sacerdotaux, sortit enfin de l'église avec les ecclésiastiques qui étaient venus l'assister, sa présence fut saluée par des cris de triomphe. On se pressait autour de lui et de ses vénérables accolytes ; on leur serrait les mains, on baisait leurs vêtements; la foi religieuse en se réveillant avait toute la ferveur des conversions nouvelles.

Pendant que l'abbé Duval était ainsi

entouré, il aperçut à quelques pas un petit groupe vers lequel il se dirigea rapidement. Dans ce groupe se trouvaient les deux Denis, Fleuriot et sa nièce, et enfin le maire de la Beaussaye, toujours orné de son écharpe tricolore.

Le bon curé s'adressa à l'autorité municipale et la remercia en termes fort convenables du concours qu'elle avait bien voulu lui accorder pour l'inauguration de l'église de Saint-Clair. L'autorité, assez embarrassée de répondre autrement qu'en patois, s'inclina en silence.

— Monsieur le maire, continua le prêtre avec noblesse, il me reste un devoir à remplir près de vous. . Vous savez déjà que j'ai eu le bonheur de soustraire au

pillage les objets précieux appartenant à l'église de Saint-Clair; je devrais nécessairement m'en considérer comme le dépositaire pendant tout le temps que je serai chargé du soin des âmes de cette paroisse... Mais je vous prie de recevoir ceci (et il lui présentait un papier timbré couvert de paraphes et de signatures) : c'est un état authentique des ornements d'or et d'argent qui serviront désormais au culte de mon église et dont les curés mes successeurs devront compte à la commune.

Le maire prit le papier, Denis le lui arracha précipitamment :

— Laissez-moi voir cela, Gros-Jean ! dit-il, ça me connaît.. .. il ne sera pas facile de me tromper sur le poids et la valeur

de ces objets. Hem! continua-t-il en lisant, un ostensoir d'or pesant quatre marcs..... N'est-ce que quatre marcs?.... j'aurais cru.....

— Assez, maître Denis, interrompit le curé d'un ton sévère; allez-vous recommencer le scandale de votre conduite récente? Malgré vous et vos pareils, le trésor de Saint-Clair a été conservé intact, ne le souillez pas de nouveau en y attachant des idées mercantiles et profanes.

Denis baissa la tête sans répondre à cette verte semonce; il rendit le papier au maire en assurant qu'il était en règle.

— Songeons plutôt, reprit le curé d'un air plus doux, à ce qui a été convenu au sujet de ces pauvres jeunes gens..... Eh

bien ! monsieur Denis, êtes-vous disposé à tenir l'engagement que vous avez pris si formellement hier au soir ?

— Il le faut bien, monsieur le curé ! répliqua Denis en paraissant s'exécuter de bonne grâce ; un brave citoyen n'a que sa parole ! Cependant maître Fleuriot m'avait effrayé en me parlant de ses dettes...

— Des dettes, lui ! un homme si rangé, si économe ? Je suis sûr qu'il a de l'argent en réserve !

— Oui, monsieur le curé, dit le fermier avec embarras, mais je pensais que je serais obligé de restituer.....

— Vous n'avez rien à restituer, maître Pierre..... Allez, allez, Denis, votre Fleuriot est un finaud qui voulait faire épou-

ser sa nièce à votre fils sans donner de dot..... mais il en donnera une ! c'est moi qui vous le promets.

— En ce cas-là, monsieur le curé, c'est dit..... Embrassez-vous, enfants, et cette fois pour tout de bon.

— Voilà de la besogne pour nous, monsieur le maire, reprit gaîment le bon prêtre en désignant les deux jeunes gens qui faisaient éclater leur joie par toutes sortes de démonstrations bizarres; nous nous reverrons à leur noce.

En même temps il salua l'assemblée et rejoignit les autres prêtres, sans écouter les remercîments chaleureux des fiancés.

Fleuriot le suivit et il eût bien voulu le trouver seul pour lui demander l'expli-

cation de tant de mystères. Mais pendant toute la journée il ne se présenta pas une occasion favorable, car le bon curé était sans cesse entouré de personnes étrangères. Enfin, le soir, quand tout le monde se fut retiré, Fleuriot se glissa dans la petite chambre où son hôte se remettait des fatigues de la journée en lisant son bréviaire.

Alors le fermier put donner cours aux sentiments si violemment et si longtemps contenus ; se jetant à genoux devant l'homme vénérable qui connaissait son crime, il ne put que lui dire d'une voix suffoquée par les sanglots :

— Pardon !... pardon !,..

Le curé courut à lui et le releva affectueusement.

— Tout est oublié, Pierre.... calmez-vous, mon ami, mon fidèle serviteur... Me pardonnerez-vous à votre tour de vous avoir laissé si longtemps dans cette affreuse anxiété? C'est la seule punition que je vous infligerai!

— Mais moi je ne me pardonnerai jamais... non, jamais! dit le fermier avec désespoir.

— Vous serez alors plus impitoyable envers vous-même que Dieu ou que moi, son humble serviteur! Fleuriot, vous avez été bien coupable en abusant du dépôt sacré qui vous avait été confié; mais votre action a son excuse dans la puissance de

la tentation, dans la faiblesse humaine... Vous vous êtes toujours conduit en honnête homme, vous avez répandu vos bienfaits sur votre famille, sur tout ce qui vous approchait; votre première, votre unique faute doit être effacée!

L'ancien sacristain se refusait à croire qu'aucun repentir pût expier son crime, et le bon prêtre eut besoin de toute son éloquence pour le persuader.

— Allons! monsieur le curé, reprit-il avec plus de calme, j'aurai confiance en la miséricorde divine, puisque vous m'assurez qu'elle s'est étendue sur moi! on doit vous croire, vous qui avez accompli un miracle incompréhensible!

— Il n'y a pas de miracle, mon pauvre

Pierre, mais Dieu a permis et j'ai exécuté à force de constance, par des voies toutes naturelles, un projet hardi jusqu'à la témérité.... Vous vous souvenez sans doute de mon départ précipité de Saint-Clair le lendemain du jour où j'eus acquis la triste certitude que le trésor de l'église avait été enlevé. Je conçus alors une résolution désespérée dont je ne voulus pas vous parler lorsque nous nous revîmes un instant sur la route de Mortagne ; vos objections m'eussent peut-être découragé et vous ne m'eussiez pas laissé partir. Je demeurai donc impénétrable et je vous renvoyai sans vouloir vous donner aucune explication.

» Je comptais trouver chez un notaire

de Mortagne une lettre de l'homme d'affaires qui avait été chargé à Paris de recueillir la succession de mon parent; cette lettre était arrivée en effet, et j'avais de ce moment à ma disposition une somme assez considérable. C'était ce que je voulais.

» Vous vous souvenez que lors de notre dernière entrevue, je vous avais demandé le nom de l'orfèvre à qui vous aviez vendu les vases sacrés; je me mis en quête de cet homme, espérant vaguement qu'il aurait conservé, par un reste de pudeur, les objets précieux que vous lui aviez livrés à un prix si modique; ce cas me semblait peu probable, cependant je pris des informations. J'appris alors que l'orfèvre était mort peu après l'époque où vous aviez dû

vous présenter chez lui ; mais comme sa veuve existait encore, j'allai la voir pour lui demander des renseignements dont, je vous l'avoue, je n'attendais rien de bon.

» Heureusement, je m'étais trompé : la veuve de l'orfèvre était une femme pieuse qui me reçut avec égards. Elle avait connaissance de l'acquisition faite par son mari ; elle m'apprit que grâce à ses instances, l'ostensoir et le calice n'avaient pas été détruits ; elle les avait retrouvés après la mort de l'orfèvre et elle les avait conservés longtemps avec soin. Malheureusement elle avait été obligée de s'en défaire depuis quelques mois et ils avaient été transportés à Paris ; quant aux autres objets, ils avaient été fondus et n'existaient plus.

» Je remerciai cette bonne dame et après avoir pris l'adresse du marchand à qui l'ostensoir et le calice avaient éte vendus, je partis pour Paris. Je n'entrerai pas dans le détail des démarches que je dus faire, des inquiétudes que j'éprouvai; il vous suffira de savoir que j'eus le bonheur de recouvrer, après bien des peines, les saints vases échapés à la destruction. Je me mis aussi en mesure de remplacer les autres ornemens d'importance moindre qui avaient disparu. Paris, centre de tout commerce et de toute industrie, présente de précieuses ressources en ce genre; je parvins à retrouver des lampes, des chandeliers d'argent ayant exactement la forme, le poids et la valeur des premiers. Pour

les pièces que je ne pus me procurer de la même manière, je les fis exécuter sur mes dessins, en recommandant une minutieuse exactitude.

»Vous devinez, mon cher Fleuriot, combien de pareilles recherches ont exigé d'ativité et comment j'ai pu employer mon temps à Paris; mais j'ai réussi à compléter cette collection de riches joyaux qui composait autrefois le trésor de Saint-Clair; je défierais le regard le plus exercé de constater la moindre différence avec les anciens, soit dans la forme, soit dans la valeur artistique.

»Ces soins multipliés m'ont retenu à Paris jusqu'à ce moment; cependant, je n'ai pas négligé d'autres intérêts non

moins chers et non moins sacrés. J'ai sollicité pour obtenir l'autorisation de relever à mes frais l'église et le presbytère de Saint-Clair. Grâce à quelques amis de l'émigration, cette faveur ne m'a pas été refusée. Alors j'ai écrit au vénérable abbé de Savigny, dont le zèle pour la religion et l'amitié pour moi m'étaient bien connus. Je l'ai mis en rapport avec l'architecte, qui avait reçu de moi les instructions les plus précises.... Vous savez le reste. »

Le fermier avait écouté bouche béante ce merveilleux récit. L'abbé Duval racontait avec une sinplicité et une bonhomie qui en rehaussaient encore le prix les prodiges de constance et de volonté qu'il avait opérés.

— Ainsi donc, monsieur le curé, demanda Fleuriot avec admiration, c'est vous qui avez rétabli le trésor de Saint-Clair, c'est vous qui avez fait reconstruire notre église?... Vous êtes donc bien riche?

— Je t'avouerai bonnement, mon garçon, que je ne le suis plus... tout y a passé... et je commence à craindre d'être obligé de laisser mon presbytère inachevé.

— Mais je viendrai à votre aide, moi, j'ai quelques économies, et...

— Alors donne une dot à ta nièce.... mon presbytère attendra.

— Ainsi donc, monsieur le curé, vous ne voulez pas que je m'impose le moindre sacrifice en expiation de mon crime?...

— Si, si, mon pauvre Pierre.... je

t'imposerai une pénitence.... tu feras élever à tes frais une croix de bois à la Butte-aux-Cailles, et, de temps en temps tu iras en pélerinage.

Le fermier prit la main du vieux prêtre et la porta à ses lèvres :

— Ah ! monsieur le curé, s'écria-t-il avec transport, vous êtes un saint!

FIN.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.